

ÔE Kenzaburô

ADIEU MON LIVRE !

Roman traduit du japonais
par Jean-Jacques Tschudin
avec la collaboration de Sumi Fukui-Tschudin

OUVRAGE TRADUIT AVEC LE CONCOURS
DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE



*Éditions
Philippe Picquier*

Titre original : *Sayônara, watashi no hon yo !*

© 2009, Kôdansha bunkô

© 2013, Editions Philippe Picquier
pour la traduction en langue française
Mas de Vert
B.P. 20150
13631 Arles cedex
www.editions-picquier.fr

Conception graphique : Picquier & Protière

Mise en page : Christiane Canezza – Marseille

ISBN : 978-2-8097-0946-9

Adieu mon livre ! dans l'œuvre d'Ôe Kenzaburô

Après son prix Nobel (1994), Ôe déclare vouloir renoncer à l'écriture romanesque avec la publication du dernier volume de *Moeagaru midori no ki* (*L'arbre vert en flammes*, 3 volumes, 1993-1995). Il y revient pourtant quelques années plus tard avec l'imposant *Chûgaeri* (*Le saut périlleux*), un long roman de plus de mille pages. Débute ensuite sa « période tardive » (*later work* : concept tiré de l'essai d'Edward W. Said, *On Late Style*, 2006), avec la trilogie des *pseudo-couples* (idée empruntée au critique littéraire américain Fredric Jameson). Ces trois romans sont articulés autour d'un vieil écrivain, Chôkô Kogito, un double littéraire de l'auteur, aux prises avec ses interrogations, ses doutes et ses démons alors qu'il est confronté à un autre personnage lié à son passé, personnage avec lequel il forme précisément un *pseudo-couple*.

Adieu mon livre ! (*Sayônara, watashi no hon yo !*, 2005) est le dernier volet de cette trilogie réunie plus tard sous le titre de *Trilogie des pseudo-couples*, succédant à *Torikaego/Chenjiringu* (*Le changelin*, 2000) et *Ureigao no dôji* (*L'enfant à la triste figure*, 2002).

Pour en rester au seul domaine romanesque, il publie encore *Utsukushii Anaberu Rii* (*La belle Annabel Lee*, 2007),

titre emprunté au célèbre poème d'Edgar Allan Poe, et *Suishû* (*Noyade*, 2009), un roman qui met en principe fin à la quête de la vérité concernant la mort du père de l'auteur.

Depuis la catastrophe de Fukushima, Ôe, qui se dépense sans compter sur le front antinucléaire, s'est également lancé dans la publication en feuilleton (dans la revue *Gunzô*, quinzième livraison en mai 2013) d'une série – qui tient du roman et de la chronique personnelle – intitulée *Bannen yôshiki shû* (*Recueil en style tardif*), titre complété par l'indication *In late style* qui renvoie ouvertement à l'ouvrage de Said.

Adieu mon livre ! est la première et, pour l'instant, la seule traduction française d'une œuvre romanesque postérieure au prix Nobel. Sinon, les trois volumes de *Moeagaru midori no ki* ont été traduits en allemand, *Chûgaeri* en anglais et en italien, *Torikaego* en anglais et en allemand, *Sayônara, watashi no hon yo !* en allemand et *Utsukushii Anaberu Rii* en italien.

J.-J. TSCHUDIN

AVERTISSEMENT DU TRADUCTEUR

Le titre *Adieu mon livre !* est une citation d'un roman de Vladimir Nabokov [*Le Don* (1938), traduction française de Raymond Girard publiée chez Gallimard en 1967] ; c'est avec cette adresse directe, vocative, que le narrateur prend congé de son œuvre dans la phrase qui clôt son roman.

Les citations des écrivains français sont reprises de l'original :

Céline, Louis-Ferdinand, *Voyage au bout de la nuit*, Le Livre de Poche, 1952.

Gascar, Pierre, *Les Bêtes*, Gallimard, 1953.

Celles des autres auteurs occidentaux reprennent, même si elles diffèrent parfois légèrement des versions japonaises citées par Ôe, les traductions proposées par les ouvrages suivants :

Dante, Alighieri, *La Divine Comédie. Le Purgatoire* (tr. Jacqueline Risset), Garnier-Flammarion, édition bilingue, 1992.

Dostoïevski, Fédor, *L'Idiot* (tr. Pierre Pascal), Garnier-Flammarion, 2 t., 1983.

Dostoïevski, Fédor, *Les Démons (Les Possédés)* (tr. Elisabeth Guertik, revue par Jean-Louis Backès), Le Livre de Poche, 2011.

Eliot, Thomas Stearns, *La Terre vaine et autres poèmes* (tr. Pierre Leyris), Seuil, « Points Poésie », édition bilingue, 1976.

Nabokov, Vladimir, *Le Don* (tr. Raymond Girard), Gallimard, 1967.

Nous retraduisons les citations des auteurs japonais même s'il en existe une traduction française.

Les passages (citations, expressions, etc.) en anglais sont dans cette langue dans le texte original.

Les mots ou expressions en italique correspondent soit à des termes occidentaux utilisés tels quels ou en transcription phonétique, soit à des termes que l'auteur souligne délibérément dans son texte et tient à mettre en évidence.

La plupart des personnages qui sont évoqués (sans être pour autant des protagonistes directs du roman) renvoient, sous des noms légèrement déformés mais aisément lisibles pour le lecteur japonais un tant soit peu averti, à des personnalités bien connues des milieux culturels japonais.

Toutes les notes sont du traducteur.

Première partie

JE VEUX PLUTÔT ENTENDRE PARLER
DE LA FOLIE DES VIEILLARDS

*Que je n'entende pas parler de la sagesse des vieillards,
mais bien plutôt de leur folie,
de leur crainte de la crainte et de la frénésie.*

T. S. Eliot

Prologue

VOYEZ-LES REVENIR

L Gravement blessé dans des circonstances bien violentes au vu de son âge avancé, Chôkô Kogito était parfois perturbé par les visiteurs débarquant inopinément dans la chambre privée de la grande clinique où il était hospitalisé. Quitte à le payer de sa poche, il aurait aimé faire installer sous son lit un dispositif tubulaire pouvant lui servir de refuge. Bien qu'averti de la visite imminente de Tsubaki Shigeru, qu'il n'avait pas vu depuis de longues années, il n'avait pas vraiment enregistré la chose, mais l'apparition de son ami lui avait procuré une tout autre sensation. Balayant les frictions qui s'étaient accumulées entre eux, une joie emplie de nostalgie l'avait submergé.

— Dans les œuvres de ta première période, il y avait un étrange *incipit*, comme si tu prophétisais notre rencontre d'aujourd'hui avec cette confrontation du vertical et de l'horizontal !

Shigeru s'était exprimé en termes désuets, avec un accent étranger.

— C'était dans quel roman déjà ? Tu sais, avec une blessure à la tête, même quand on a physiquement récupéré, il reste quelque part un manque d'assurance,

une sorte d'inquiétude quant à la manière dont fonctionne la mémoire...

— Oui, c'est bien ce que je craignais. Quand je suis passé chez toi, à Seijô, j'en ai parlé avec Chikashi et j'ai apporté un vieil exemplaire de l'édition de poche que j'ai emprunté à ta fille, Mâ'chan.

Ayant apparemment vérifié le texte dans le métro, Shigeru, qui portait un manteau rappelant la tenue d'un GI, sortit le livre de sa poche et se mit à lire les premières lignes du roman :

Au beau milieu de la nuit, alors qu'il était en train de se couper soigneusement les poils du nez avec une machine rotative de la marque Rôtex, afin que, à l'instar des narines des singes, il ne reste pas un seul poil dans ce nez qui ne sortirait plus, juché sur des jambes bien vivantes, dans les villes de ce bas monde, déboucha soudain un fou, échappé peut-être de la section psychiatrique de l'hôpital ou qui passait par là ; quoi qu'il en soit, il avait, malgré sa maigreur et une taille incroyablement petite pour un homme, un visage enflé, tout rond, et aussi couvert de poils qu'un daruma moustachu ; le bonhomme s'était tout à coup assis au pied de son lit et, l'écume à la bouche, s'était mis à crier :

— Hé, dis donc toi ! C'est quoi ? Hein, c'est quoi ?
QUOI ?

L'air ravi, Shigeru se mit à rire :

— Alors, ces derniers temps, est-ce que tu écris encore dans ce style ampoulé ? Ce roman, c'est John qui l'a traduit, non ? C'était l'époque où, à cause de mes ennuis au département d'architecture, je devais gagner ma vie en donnant des cours de langue au centre d'études orientales. J'avais utilisé en classe ce texte en

version bilingue, mais même les boursiers venus du Japon disaient qu'ils étaient plus à l'aise avec la traduction qu'avec l'original ! Mais tu sais, Kogî, ce style que tu as *fabriqué*, pour des lecteurs comme moi, ça passe très bien, parce que c'est justement ce mélange de fiction et de réalité qui est intéressant. Tiens, ce coupe-poils Rôtex par exemple, eh bien, c'est moi qui te l'avais apporté en cadeau parce que tu t'intéressais à ce genre d'objets !

Kogito parvint à répondre à Shigeru, à cet homme qui l'appelait Kogî, c'est-à-dire à ce survivant de l'époque où ils vivaient ensemble dans les forêts de Shikoku, avec une promptitude devenue rare depuis son accident :

— Oui, et c'est toi aussi qui m'avais parlé de ces poils sur le museau des singes ! De cette histoire sortie dans le *New York Times* disant que, à cause de la détérioration de l'atmosphère à Tôkyô, les singes du zoo d'Ueno s'étaient laissé pousser des poils dans les narines pour se protéger. C'était à l'époque où tu partageais ton temps entre le Japon et les Etats-Unis.

— Puis, avec l'administration de Minobe, le gouverneur de Tôkyô pour qui tu avais fait campagne, l'air de la capitale s'était amélioré et même les singes n'avaient plus eu besoin de poils dans les narines... Il y avait aussi eu quelque chose dans ce goût-là, non ?

Cependant, ces retrouvailles — après quinze ans ? vingt ans ? Kogito tâtonnait avec ce sens du temps propre aux vieillards, d'autant moins fiable que le passé est proche —, ces retrouvailles ainsi commencées sur un ton détendu prirent rapidement un tour sérieux.

— C'est lié à ce qui s'est passé aujourd'hui, quand je suis allé chez toi. Mâ'chan m'avait déjà annoncé dans

un courriel que, physiquement, tu avais recouvré la santé, mais qu'elle se faisait du souci en se demandant si psychologiquement tu étais véritablement revenu parmi nous. Je crois d'ailleurs qu'elle t'en a aussi parlé directement.

C'est ainsi que Shigeru entra en matière. Il poursuivit :

— Akari était là, près de nous, nous écoutant discuter tous les trois, Chikashi, Mâ'chan et moi ; soudain, il a demandé : « Alors Papa va se suicider ? »

— Enfin, tout de même ! Je reviens à peine à la vie...

— Absolument ! dit Shigeru, laissant apparaître, cachée dans ce visage si familier, une sévérité digne de son âge. Ecoute, Kogî, même si ni toi ni moi n'en avons plus pour longtemps, je crois fermement que tu es revenu parmi nous avec l'intention de continuer à vivre ! Mais pour Mâ'chan et Akari – le cas de ta femme est particulier, parce que si on tient compte de ce qui est arrivé à Hanawa Gorô, ça prend pour elle un autre sens, encore bien plus horrible –, susciter de telles craintes chez tes enfants, ça, ça pose problème ! Si Akari a dans son vocabulaire un mot comme « suicide », c'est certainement à cause de Gorô. Pourtant, tu avais bien écrit une fois, il y a longtemps, que tu avais l'intention de définir toutes les choses de ce monde pour Akari. Alors, quelle définition de « suicide » vas-tu proposer à ton fils ? Vas-tu le faire en exhibant soudainement un cadavre aux cheveux blanchis ?

— Je viens pourtant de te le dire, non ? Je reviens à peine à la vie !

Kogito entendit sa propre voix qui résonnait comme un gémissement. Mais si sa fille Maki s'inquiétait autant, alors peut-être que, en effet, il s'apitoyait sur lui-même d'une façon indigne de son âge...

— Donc, j'ai décidé de passer cet été en voisin dans la maison de Kita-Karu¹. C'est la conclusion de la discussion que j'ai eue avec Chikashi et Mâ'chan. En ce qui concerne les transactions de mise en vente de ta maison, je suppose que tu as été vaguement mis au courant. Moi je dois retourner encore une fois en Californie, mais je reviens en juillet. Il va sans dire que j'ai aussi mes propres raisons de faire cela, alors inutile de te faire trop d'illusions !

Pour régler les détails, on continuera avec Mâ'chan à communiquer par courriels... En fait, bien qu'elle n'ait pas l'intention de suivre la même voie que son père, elle s'exprime de façon assez remarquable... Mais cela doit plutôt venir de son oncle, par l'intermédiaire de sa mère, tu ne crois pas ?

2 Depuis qu'il était entré en convalescence, bien qu'il eût conscience d'avoir inexorablement vieilli, Kogito avait la sensation qu'existait au fond de lui, superposé comme une impression en couleurs légèrement décalées, un autre lui-même, un être ayant d'*étranges côtés*. Fondamentalement, celui qui se trouvait là, bien présent, était le moi qui rédigeait depuis longtemps des romans, alors que l'autre moi donnait l'impression d'être le héros du roman qu'il aurait voulu mais n'avait pu écrire dans sa jeunesse, à moins qu'il ne

1. Abréviation de Kita-Karuizawa, localité au nord de Karuizawa (province de Nagano) ; située sur les contreforts du mont Asama (2 568 mètres), à quelque 1 000 mètres d'altitude, cette zone résidentielle est, depuis l'ère Meiji, un des lieux de villégiature estivale les plus connus du Japon.

fût le jeune homme impatient d'écrire le roman en question.

Bref, une fois que Shigeru se fut manifesté en personne, Kogito se rappela qu'en effet le nom de son ami avait été mentionné dans les conversations qu'il avait récemment eues avec sa famille. Pour commencer, Chikashi lui avait donné de ses nouvelles. Mais Kogito n'en avait pas moins le sentiment que c'était cette autre personne qui l'habitait qui l'avait fait venir.

— Il paraît qu'oncle Shige a quitté son travail sur la côte ouest des Etats-Unis pour prendre sa retraite, avait d'abord annoncé Chikashi. C'est ce qu'il disait dans les vœux de rétablissement qu'il t'a envoyés. Par ailleurs, il demandait aussi si tu pouvais déjà recevoir des visiteurs.

Quelque temps plus tard, Shigeru les avait informés que, une fois libéré de ses obligations professionnelles, il pensait vivre au Japon et, comme il ne supportait pas l'été tokyoïte, il se demandait s'il n'y aurait pas quelque endroit qui lui conviendrait à Kita-Karu.

Kogito se rappelait que c'était Mâ'chan qui avait reçu cette information par courriel et qu'il y avait répondu en s'exprimant lentement. Depuis qu'il était revenu dans ce monde-ci, après avoir connu l'expérience d'être entre la vie et la mort, il avait pris l'habitude de parler en marquant des pauses entre les mots, et sa fille, qui l'avait soigné depuis le début, avait été la première à s'y habituer.

— Comme ça, Shige... il va peut-être venir?... Ça fera combien d'années qu'on ne s'est pas vus? Et... qu'est-ce qu'en dit maman? S'il veut venir à Kita-Karu, moi je pense m'installer après ma sortie de l'hôpital dans la première maison qu'il avait construite, mais

l'autre maison, la plus récente, est libre... On peut la lui louer ou la lui vendre, ça ne me gêne pas du tout.

— Maman dit que, si ça pouvait s'arranger comme ça, ça serait très bien. Mais elle se demande si, après les violents conflits qui vous ont opposés, vous pourrez facilement vous réconcilier.

— En effet, c'est un ami avec qui je n'ai cessé de me quereller depuis notre enfance... Mais si Shige ne s'en préoccupe plus maintenant, moi je suis tout à fait disposé à l'accueillir.

Kogito se rendit compte plus tard que, pendant que son moi vieil écrivain répondait cela, son autre moi attendait impatiemment les événements insolites qui ne pourraient manquer de se produire s'il devait retrouver Shigeru.

3 Kogito reconnaissait les *étranges côtés* de son autre moi, de ce moi qu'on pouvait encore, lui semblait-il, qualifier de jeune, bien qu'il fût censé, lui aussi, prendre de l'âge avec les années qui passaient. Il s'était décidé, en tant que personne qui avait continué à écrire des romans jusqu'à l'arrivée de la vieillesse, à mener désormais une vie tranquille, mais il était également résolu à ne pas étouffer les *étranges côtés* de son autre moi.

Néanmoins, il désirait vivre plus calmement qu'au-paravant, afin que les *étranges côtés* de son autre personnalité n'attirent pas l'attention ; il voulait ainsi veiller à ce que le regard des gens ne se fixe pas sur eux. C'étaient là les pensées qu'il entretenait. D'ailleurs, viendrait peut-être le moment où son moi, qui n'avait plus tellement d'années à vivre, volerait soudain en éclats,

entraîné par cet autre moi dont il n'aurait pu encore saisir la véritable identité. Mais, jusqu'à ce moment-là, il avait l'intention, tout en menant une vie paisible, de se tenir prêt...

Kogito ne pouvait pas oublier le cauchemar qu'il avait fait immédiatement après avoir été transféré de la salle des soins intensifs dans une chambre privée. Dans son rêve, il était couché dans une salle commune où était allumé un panneau fluorescent disant : PAVILLON DE CONVALESCENCE COLLECTIVE. Si le lit étroit lui paraissait douloureusement étriqué, c'est parce qu'un Allemand grassouillet, en qui il pouvait reconnaître malgré l'obscurité une ancienne connaissance, était étendu à côté de lui, les coudes levés, en train de lire un livre. Il était capable de le faire, car la monture de ses lunettes était effectivement équipée d'un dispositif fluorescent. Puis l'Allemand, l'haleine lourdement chargée d'alcool, comme un crabe bavant une écume tiédasse, s'était mis à lire un passage.

Kogito se rappela que la même chose était arrivée trente ans auparavant, à l'occasion d'un séminaire d'été à l'université de Harvard.

S'étant persuadé que cela se reproduisait sous la forme d'un rêve, Kogito se souvint qu'il avait lui-même traduit ce passage ; il joignit alors sa voix à celle du lecteur :

Adieu mon livre ! Tels les yeux des mortels, les yeux de l'imagination doivent se fermer un jour. Celui à qui l'amour a été refusé se relèvera. Cependant son créateur aura passé.

Lorsqu'il reprit ses sens, l'Allemand du rêve avait disparu ; Kogito était seul dans son lit. Sur toute la

surface obscure du plancher autour de lui gisaient des êtres noirs, de taille réduite ; ils respiraient faiblement, apparemment incapables de dormir.

« Ce sont là les personnages que j'ai moi-même créés ! se dit Kogito, saisi de crainte. Je croyais avoir avancé à grandes enjambées, les laissant derrière moi, mais me voici revenu en arrière. Il va falloir que je m'occupe d'eux... »

Lorsque, au cours de ce séminaire, le caractère douteux de *Lolita* avait été vertement critiqué, l'Allemand avec qui il partageait une chambre avait pris la défense de Nabokov, racontant que cet auteur, dans les années où eux-mêmes venaient à peine de naître, était déjà un écrivain en exil qui avait eu une activité remarquable à Berlin. Sa plaidoirie restée sans effet, il avait passé la journée à la bibliothèque de l'université pour y dénicher *Le Don*, l'œuvre majeure de la période russe de Nabokov, et il avait réveillé Kogito en pleine nuit pour lui réciter les dernières lignes de ce texte.

Kogito lui avait emprunté cette traduction anglaise et avait pensé en la lisant que, même s'il n'avait pas connu l'ensemble des écrits de cet auteur, il aurait cru en l'avenir du jeune écrivain qui apparaissait dans ce texte, s'interrogeant sur son œuvre tout en se promenant le soir avec son amante sur les avenues bordées de tilleuls de Berlin.

D'autre part, il songea aussi qu'il était, lui, le vieil écrivain ayant pratiquement achevé son œuvre, de retour dans ce monde d'ici-bas qu'il aurait dû avoir quitté. Il lui fallait ainsi prendre soin de ces créatures issues de sa propre imagination, de ces créatures qui se roulaient sur le sombre plancher du « Pavillon de convalescence collective ». Mais était-ce chose possible ?

D'autant plus que celles dont il devrait désormais s'occuper n'étaient pas uniquement issues de son imagination...

4 Un autre poème figurait parmi ceux que Kogito avait pu appréhender autrement, de façon plus concrète, au cours des nuits d'insomnie qui s'étaient succédé durant son hospitalisation.

Lorsqu'il s'était retrouvé grièvement blessé, Kogito s'était interrogé – se laisser aller sans résistance là-bas, de l'autre côté, ou revenir à contre-courant de ce côté-ci ? – et il avait épuisé son énergie mentale à confronter ce choix. C'était du moins l'impression qui lui restait. Contrairement au confort de glisser de l'autre côté, revenir de ce côté-ci impliquait de supporter des souffrances physiques. Néanmoins, les cris qu'il avait poussés, bouleversant les personnes qui veillaient à son chevet, renvoyaient en fait aux tourments de son cœur.

Ce qu'il possédait, maintenant qu'il était de retour de ce côté-ci, c'était la conviction d'être allé, en pleine possession de ses sens, jusqu'au carrefour de la vie et de la mort. Cela ne signifiait pas pour autant qu'il avait acquis une perception approfondie de ce qu'était la mort, de ce qui se passait après la mort, mais que...

Lorsqu'il s'était enfin trouvé devant la porte ouvrant sur l'au-delà, il s'était délibérément jeté contre la sombre paroi de fer qui se dressait devant lui, alors qu'il aurait pu attendre sans douleur qu'elle s'ouvrît. Et, comme il s'y était attendu, il avait été brutalement repoussé et en était revenu. Fort du souvenir tout frais

de cette expérience, Kogito avait vraiment l'impression qu'il serait dorénavant plus proche des morts que des êtres de ce monde ici-bas.

Par la suite, Kogito en était arrivé à saisir le sens profond de ce passage d'Eliot, de ce poème qu'il n'avait jamais pu oublier, quoique conscient de ne pas être encore arrivé à le comprendre vraiment.

— Oui, s'était-il exclamé, c'était ça son sens !

Et ainsi, ce poème, se superposant à la traduction de Nishiwaki Junzaburô, n'avait plus quitté Kogito, fût-ce sur son lit d'insomnie.

Nous mourons avec les mourants :

Voyez-les s'en aller et, avec eux, nous-mêmes.

Nous naissons avec les défunts :

Voyez-les revenir et, avec eux, nous-mêmes.

5 Alors que cette conviction s'installait solidement dans l'esprit de Kogito, sa femme et sa fille avaient compris qu'un étrange changement s'était opéré chez le chef de famille, mais elles lui avaient montré qu'elles s'efforçaient de l'accepter avec sérénité.

Au cours d'une conversation familiale dans la chambre du malade, Chikashi dit à son mari :

— Tu sais, Mâ'chan a le sentiment que tu vis avec des gens déjà morts... y compris Gorô...

— Oui, même moi, je m'en rends compte ! Pourtant, je n'éprouve pas ce genre de chose dans la clarté du jour. Mais, une fois endormi, je me mets tout de suite à rêver, puis cela me réveille et lorsque j'ouvre les yeux dans mon lit, les amis morts que j'ai vus dans

mon rêve m'apparaissent bien plus réels que n'importe quel être vivant ; c'est comme ça que ça se passe.

D'un tempérament généralement timoré, Maki tourna des yeux assombris jusqu'au blanc, comme des flaques d'eau plongées dans l'ombre, vers ce père qui venait de leur répondre de la sorte et lui adressa une déclaration qu'elle semblait avoir préparée :

— Papa, quand tu penses à tes professeurs et amis disparus, on dirait que tu leur parles, n'est-ce pas ? Bon, je savais bien que tu avais cette habitude. Après la mort d'oncle Gorô, tu discutais tout le temps avec son enregistrement, non ? Quand j'en ai parlé à maman, elle m'a dit que c'était peut-être lié au fait que tu menais depuis longtemps la vie d'un romancier...

Et puis il y a autre chose de complètement différent : on dirait que tu as l'intention de vivre avec un autre toi-même... En tout cas, c'est l'impression que tu me donnes parfois. Tard le soir, tu parles avec quelqu'un qui a l'air jeune, quelqu'un que tu appelles Kogô !

Et une fois, comme si tu essayais de consoler le jeune homme qui parlait d'une voix larmoyante, tu t'es mis toi-même à pleurnicher pendant que tu l'écoutais. Comment dire ça ? C'était comme si tu imitais la voix geignarde de ton jeune interlocuteur...

Face à cette fille qui, malgré un caractère d'une prudence confinant à la couardise, n'hésitait plus une fois qu'elle s'était engagée dans une direction, Kogito ne sut que répondre et ce fut Chikashi qui vint à sa rescousse :

— Mâ'chan, tu n'as pas eu peur ?

— C'est seulement à partir du lendemain que j'ai essayé d'y réfléchir... Jusqu'à ce moment, quand j'étais seule avec papa, j'étais toujours tendue, mais pas cette

fois-là... Je crois que j'ai pu réagir de façon très naturelle et par la suite, même en pleine journée...

— Mais la journée, papa n'a sûrement pas d'hallucinations, non ?

— Non, mais ce n'est pas là la question ! fit Maki, s'opposant exceptionnellement à sa mère. Je veux simplement dire que, même si je sentais maintenant papa en compagnie de ce jeune homme...

Kogito se rendit alors compte que sa fille avait bien saisi les sensations qu'il éprouvait en ces moments-là.

— Ce n'est pas la même chose qu'avec tes amis défunts, mais il y a encore une personne avec qui tu parles beaucoup : oncle Shige !

— Ah bon ?... En fait, tu as raison, Shige est étonnamment présent dans mes rêves.

— C'est peut-être parce que, ces derniers temps, Mâ'chan échange des courriels avec lui ? suggéra Chikashi.

— Oui, même allongé ici, je suis au courant de cela. Mais celui qui m'apparaît, c'est un Shige jeune, aussi jeune que cet autre moi qu'a mentionné Mâ'chan !

— Je t'en parle puisqu'il est question d'oncle Shige, mais, grâce aux échanges de courriels dont s'est chargée Mâ'chan, les discussions que j'ai avec lui ont progressé à grands pas et débouché sur une nouvelle proposition.

Concernant notre avenir au plan économique, on avait envisagé de vendre le terrain et les maisons de Kita-Karu, n'est-ce pas ? Pourtant, à la différence de la construction édifiée plus tard, notre première petite maison a été dessinée par oncle Shige et est une œuvre représentative du jeune architecte qu'il était alors, tu ne crois pas ? J'aurais aimé qu'elle soit sauvée, mais les

acheteurs que nous a présentés le syndicat du Village universitaire veulent tous acquérir la propriété en bloc et ont l'intention de détruire la vieille maison. Par ailleurs, la politique du syndicat qui gère le lotissement est, semble-t-il, de ne pas morceler le terrain en trop petits lots.

C'est pour discuter de ce problème que Mâ'chan a commencé à échanger des courriels avec oncle Shige. Alors maintenant, ce qu'il souhaite faire, c'est te laisser la petite maison pour y passer ta convalescence et acquérir tout le reste, terrain compris, pour en faire une *base opérationnelle* pour lui et ses jeunes amis. C'est-à-dire que nous payerions une location pour le terrain et utiliserions la petite maison. Comme notre voisin serait oncle Shige... vous pourriez ainsi rétablir vos relations d'origine... Personnellement, je pense que ça serait une très bonne chose...

— Etant donné qu'à ce stade des négociations c'est lui qui fait cette proposition, ça ne doit pas lui poser de problème, non ? Dans ce cas, vu nos vieilles relations, je n'ai pas non plus vraiment d'arrière-pensées.

Encouragées par l'attitude de Kogito, Maki et Chikashi lui tendirent les documents concernant la transaction de Kita-Karu.

— Sauf erreur, Shige n'a pas encore l'âge de prendre sa retraite du département d'architecture de San Diego ? Je me demande pourquoi il a envie de revenir dans ce pays natal qu'il déteste tellement. Au point d'aller jusqu'à parler d'y établir une *base opérationnelle*.

— Il nous a dit qu'il avait été secoué par l'attentat du onze septembre et que, par la suite, il avait été dégoûté par l'évolution des États-Unis. Par ailleurs, ton accident

l'a aussi terriblement préoccupé, à un point tel que Maki en était stupéfaite... L'oncle Shige a dit que si ses relations avec toi se terminaient ainsi, trop de choses perdraient tout leur sens... que pour toi comme pour lui... que pour les deux, toute votre existence serait réduite à rien...

Kogito se renferma dans un profond mutisme. Il ne pouvait qu'accepter l'évidence. Les nuits après son accident, parmi les tourments dont, quoi qu'il fût, il ne parvenait pas à se débarrasser, il y avait le souci de Shigeru que sa famille venait ainsi de *problématiser*, car il pensait comme son ami...

Peut-être poussée par l'attitude de son mari qui, désœuvré, se tenait tranquille, Chikashi lui tendit un grand miroir à main afin qu'il puisse regarder ce visage qu'il refusait de voir depuis son opération. Avec la ténacité sans faille dont elle savait faire preuve lorsque son interlocuteur en avait besoin, qu'il s'agisse de son mari ou de son frère, elle attendait patiemment le moment où Kogito se regarderait dans le miroir.

On lui avait dit que l'opération était destinée à diminuer la pression sur le cerveau qui avait atteint un niveau dangereux. Après que, une fois la boîte crânienne ouverte, les mesures nécessaires avaient été prises – par hasard, Akari était passé lui aussi par là –, l'endroit où la peau avait été ramenée sur la plaque de plastique laissait voir une profonde dépression éclairée par les rayons rougeâtres du crépuscule tombant de la fenêtre orientée à l'ouest...

Attendant que Kogito eût reposé le miroir, Chikashi lui dit :

— Devant chez nous, il y a, paraît-il, un type qui fait les cent pas équipé d'une superbe caméra digitale ; si

c'est vrai, il faudra, une fois sorti de l'hôpital, que tu fasses attention de ne pas aller te promener imprudemment, afin de ne pas être pris en photo !

— Bah ! j'arriverai bien à trouver un moyen d'y échapper, comme quand il y a eu cette bande de types se disant d'extrême droite qui me guettaient.

— Certes, mais tu n'es plus si jeune... alors il vaut probablement mieux ne pas sortir.

— De toute façon, il n'y a personne que j'ai envie de rencontrer. Alors ça ne me posera aucun problème de rester enfermé !

— Si l'histoire de Kita-Karu s'arrange bien et que vous arrivez, oncle Shige et toi, à vous parler en assumant votre âge réel, ça serait drôlement bien, dit Maki. En pleine nuit, vous entendant dialoguer comme deux jeunes, j'ai certes eu le sentiment que c'était important ; pourtant, jusqu'à maintenant, tu ne nous as pratiquement rien dit d'oncle Shige, pas vrai ? Mais en échangeant des courriels avec lui, j'ai été surprise de voir à quel point c'était quelqu'un d'intéressant.

— Moi je le connais bien mieux que Mâ'chan, mais je suis de son avis, ajouta Chikashi. Après ton accident, je me suis mise à parcourir l'ensemble de ton œuvre romanesque et j'ai senti quelque chose d'étrange. A un certain moment, on a commencé à te reprocher d'écrire des *romans-je*, n'est-ce pas ? Sur ce point, tenant compte des expériences de notre vie commune, je crois que je pourrais réfuter cette critique. Cela dit, il se peut en effet que tu n'aies écrit que sur des gens que tu avais personnellement rencontrés... Pourtant, tu n'as jamais rien écrit sur oncle Shige, n'est-ce pas ? Pourquoi donc t'es-tu efforcé de gommer de tes romans toute trace de lui ? Ça, c'est vraiment mystérieux !

Kogito, recourant au privilège commun à tous ceux qui sont allongés sur un lit d'hôpital, ferma les yeux, comme épuisé par la fatigue. Ce faisant, il comprit que s'il se décidait maintenant à écrire sur Shigeru, il pourrait le faire avec une liberté qu'il n'avait pas auparavant, même s'il était incapable de l'expliquer aisément à Chikashi et Maki. Ce sentiment, pensa-t-il, était apparu après la mort de sa mère, plus précisément après cette réconciliation qui avait pris place dans sa tête baignée de sang, tel un des cauchemars qui le hantaient.

Deux ans avant la fin de la guerre, en mars, Tsubaki Shigeru, de deux ans l'aîné de Kogito, venu seul de Chine malgré son jeune âge, était arrivé dans les forêts de Shikoku. La mère de Kogito était allée jusqu'à Nagasaki pour l'accueillir. Kogito avait été très excité par la démarche pleine d'allant, exceptionnellement jeune, qu'elle avait eue alors. Pendant tout le reste de la journée ainsi que le lendemain, il était allé inspecter à plusieurs reprises la maison sur la colline, que sa mère avait soigneusement nettoyée, où devait habiter Shigeru. C'était une construction donnant sur un jardin d'où l'on pouvait apercevoir tous les toits du fond de la vallée ; une maison qui, lorsqu'on la regardait d'en bas, semblait flotter dans un bouquet de pêchers blancs en pleine floraison. Kogito avait agité une perche de bambou pour que les bulbul des jardins venus prendre le suc des fleurs ne les dispersent pas.

Cette maison sur la colline était celle où était née la mère de Shigeru. Lorsqu'elle avait hérité de cette vaste résidence, elle l'avait fait reconstruire sur un seul

niveau. La grand-mère de Kogito s'était continuellement occupée de son entretien. La maison était aussi utilisée comme lieu de réunion par un groupe de jeunes gens du coin qui se proclamaient disciples de son père. Vu qu'on était alors en pleine guerre, c'étaient des garçons dont l'armée n'avait pas voulu, et chacun d'entre eux avait quelque particularité physique. Les jours fériés, on y recevait aussi des officiers de la garnison de Matsuyama. Le père de Kogito, empêché par la réglementation nationale de diriger l'entreprise familiale, avait établi son bureau dans cette maison où il vivait seul, alors que la fille d'un parent éloigné s'occupait du ménage.

Pendant, ayant appris que Shigeru allait revenir au pays pour préparer son entrée au collège de Matsuyama, le père de Kogito était parti s'installer dans le centre d'entraînement pour les jeunes qu'il avait fait construire sur l'emplacement de la résidence secondaire de son propre père, en un lieu situé sur la route menant de la vallée à Matsuyama.

C'était très bien d'avoir fait place nette pour Shigeru, mais c'était la mère de Kogito qui s'était retrouvée chargée de tous les préparatifs. Contrairement au père, qui avait décidé de rester en dehors de cette histoire, Kogito et sa sœur Asa trouvaient parfaitement naturel que leur mère se dévouât ainsi pour la mère du garçon. En effet, cette dernière, qui était la fille de la vieille résidence sur la colline, était une amie très chère de leur mère. Aussi, apprenant que Shigeru, le fils de la « tante de Shanghai », allait arriver dans la vallée, les enfants, Kogito et Asa, avaient-ils partagé l'enthousiasme de leur mère.

Le crépuscule venu, Shigeru était arrivé dans un camion de l'entreprise de son père. Le véhicule s'était

arrêté près de la petite place, au pied du mur de pierre d'où partait le chemin pavé menant à la colline. Coiffée d'un turban à carreaux, la mère de Kogito était sortie la première de la cabine. Sans accorder un regard à ses enfants, elle avait ordonné aux hommes de la vallée de décharger les bagages de la plate-forme arrière. Entre-temps, Shigeru était tranquillement descendu du camion. Les bouts arrondis de ses souliers de cuir brillaient sous les feux du soleil couchant. Ayant rapidement repéré Kogito, il avait fait quatre ou cinq pas dans sa direction, puis s'était arrêté à quelque distance, le regardant fixement. Le col de son manteau de drap noir, lustré, était entrouvert, laissant voir son uniforme d'écolier boutonné jusqu'au cou. Son visage tout en longueur, au teint mat, avait la sévérité de celui d'un adulte, mais ses yeux et ses sourcils rappelaient les traits des poupées de la fête des Fillettes. Shigeru s'était adressé à Kogito qui, intimidé, restait muet.

— Kogî, c'est toi ? Dans tes lettres, tu t'exprimes comme un enfant de la ville, mais quand on te voit, tu as tout d'un indigène du fond des montagnes ! Tu disais qu'à l'avenir tu serais mon double quand le besoin s'en ferait sentir, mais tu n'as absolument rien de commun avec moi !

Et sur ce, Shigeru, faisant mine de s'intéresser aux bagages que l'on déchargeait, s'en était allé tourner autour du camion. Ne prêtant aucune attention à sa sœur qui tournicotait derrière lui, Kogito était retourné chez lui, dans la maison qui donnait sur la route longeant la rivière, et franchissant l'entrée au sol de terre sombre, s'était dirigé vers sa chambre d'enfant. Afin de cacher à toute la maisonnée son visage rougi par la colère, il n'avait même pas allumé l'électricité.

A partir du lendemain, Kogito avait dû, obéissant aux ordres de sa mère, assumer diverses tâches pour le garçon qui fréquentait désormais la même école publique que lui. Bien qu'Asa ait raconté par la suite que, tout au moins pendant les premières semaines, il avait été très proche de Shigeru, Kogito n'avait aucun souvenir d'avoir été traité en égal par ce dernier. Il lui semblait de plus que Shigeru ne l'avait jamais regardé en face lorsqu'il lui adressait la parole.

Une fois que la vie de Shigeru dans la vallée eut trouvé son rythme, la mère de Kogito cessa de lui demander de s'occuper de son camarade. C'est ainsi que se termina la période pendant laquelle les deux garçons avaient été proches. Dans ces heures qui lui paraissaient si longues avant la tombée de la nuit, que ce fût dans la cour de l'école ou dans tous les lieux de la vallée où les enfants jouaient après les classes, Kogito restait à l'écart du cercle d'activités de Shigeru. Cela ne collait pas avec les souvenirs de sa sœur, mais c'est bien ce que disait sa propre mémoire. Mais il est vrai aussi que des souvenirs de moments intenses, rien que les deux, face à face sur les nattes couvertes de livres, remontaient parfois en lui par grosses bouffées...

Par la suite, Shigeru se mit à fréquenter les enfants évacués des villes du Kansai ; les gamins du village tournaient autour de ces fils de familles privilégiées et jouaient les serviteurs. Avec cela, les tâches que Kogito avait acceptées jusqu'alors par sens du devoir devenaient d'une bassesse flagrante. Il dénicha des endroits qui lui permettraient d'éviter non seulement la bande de Shigeru, mais aussi tous les autres enfants de l'école. Mettant la *Flore illustrée* de son père dans la poche en forme de sac que sa mère avait cousue à

l'intérieur de sa veste, il entra dans la forêt pour y passer son temps.

C'est au cours de cette période que se produisit un incident étrangement effrayant. Le cadeau-souvenir que la « tante de Shanghai » avait demandé à son fils de lui remettre consistait en une paire de jumelles de fabrication allemande. Cet objet lui était si précieux que, ne sachant où l'entreposer, Kogito finit par le cacher derrière l'autel familial. Un soir d'éclipse de lune, il grimpa avec ses jumelles sur le Jingamori qui dominait la vallée. Il se retrouva ensuite au poste de police de la ville voisine, où il avait été convoqué avec sa mère.

Pendant qu'ils attendaient dans une petite pièce sombre, les jumelles posées sur un pupitre tout éraflé, son père arriva en triporteur, venu de son centre de formation situé entre le village et la petite ville. Finalement, on se contenta de lui confisquer ses jumelles et, en l'absence de bus vu l'heure tardive, il dut regagner à pied le village avec sa mère. Quelques jours plus tard, près de l'usine ouverte à l'écart des habitations, pour laquelle les jeunes recrues récoltaient de l'huile de pin, Kogito fut interpellé par un vieux paysan du coin :

— Dis donc, t'en fais d'belles, toi ! Paraît que tu voulais envoyer des signaux aux avions ennemis qui viennent de la baie de Tosa par-dessus les montagnes !

A part les membres de sa famille, seul Shigeru connaissait l'existence du cadeau de la « tante de Shanghai ».

C'était le premier hiver depuis l'arrivée de Shigeru dans la vallée. Formant un bloc compact de maigres corps frissonnants, tous les écoliers de l'école primaire étaient réunis sur le terrain d'exercice inséré entre les

bordures de rizière maculées de neige et de boue. De là, ils devaient parcourir le chemin traversant la vallée, monter les marches de pierre du sanctuaire de Mishima où, alignés devant le corps principal du complexe religieux, à l'endroit le plus élevé, ils priaient pour la victoire de leur pays. Ils étaient en train d'attendre l'arrivée du directeur de l'école qui devait les conduire. Cependant ce dernier, comme il était coutumier du fait ces jours-là, était en retard et les enseignants n'allaient pas le bousculer.

Suivi de sa bande d'acolytes, Shigeru se fraya un passage parmi les enfants aux visages mornes, assombris par le froid, les fit reculer et se tourna vers Kogito :

— Ta vieille, c'est pas la copine de ma mère ! Rien qu'une servante qu'on a amenée avec nous à Shanghai. Pour me servir de nourrice. Une fois que ça n'a plus été nécessaire, après que mon père a semé ta graine dans son ventre, on l'a renvoyée dans ses montagnes. Mais ne songe pas à me donner du « frangin », ça, je ne le tolérerai jamais !

Kogito se rua sur cet interlocuteur qui faisait une bonne tête de plus que lui, dans un corps à corps qui les fit rouler sur le sol rendu boueux par la neige fondue. Il ne portait pas de chemise et sa veste fermée par un unique bouton de céramique laissait voir un torse maigre, couleur de terre, cédant sous le poids des blanches épaules charnues de Shigeru. Pour une raison ou une autre, un des acolytes de son adversaire envoya rouler du pied un caillou ; Kogito parvint à s'en saisir et, raffermissant sa prise, frappa la tête de fils de famille bien coiffé de Shigeru... Devenu romancier, Kogito avait à plusieurs reprises décrit cette scène, mais il n'avait jamais mentionné que le gamin qui se battait

avait cherché à tuer son adversaire, il n'avait jamais avoué cette pulsion meurtrière...

Puis, cette fois-là à l'entrée du grand pont, il tomba de nouveau sur le vieux du coin :

— Dis donc, toi ! T'es vraiment un p'tit gars effrayant !

Après cela, et ce jusqu'à son entrée au lycée de la ville voisine, Kogito ne fut jamais véritablement accepté par les autres enfants... Cependant, les mots que Shigeru lui avait jetés à la figure ce matin-là ne firent pas l'objet des commérages de la vallée ; de son côté, Kogito ne questionna pas sa mère sur leur véracité, bien qu'il fût sûr et certain qu'elle était au courant de ce qui s'était passé ce jour-là. Ce qui lui faisait surtout honte, c'était d'avoir été impliqué dans cet incident.

Ce ne fut que beaucoup plus tard, en mars de l'année suivante, que Kogito, qui avait jusqu'alors évité de le faire, parla enfin à sa mère en la regardant droit dans les yeux. Shigeru, ayant réussi ses examens d'entrée au collège, se préparait alors à quitter la maison sur la colline pour s'installer à Matsuyama. C'était la mère de Kogito qui s'était occupée de toutes les formalités et des préparatifs. A un moment ou un autre, Kogito avait lui aussi entendu dire que Shigeru avait distribué aux camarades qu'il s'était faits au cours de ces deux ans non seulement les manuels utilisés pour préparer ses examens, mais également les livres passionnants qu'il avait rapportés de Shanghai. Asa avait rapporté à leur mère la rumeur selon laquelle Shigeru répugnait à laisser ces ouvrages sur place car les membres de leur famille, les Chôkô, qui prenaient soin de la propriété, pourraient en disposer librement.

Peu de temps après le départ de Shigeru, la mère de Kogito avait rempli de riz blanc des chaussettes

militaires, qu'elle avait ensuite recousues, et s'était rendue à Matsuyama en en emportant plusieurs paires. Kogito s'était dit que c'était pour Shigeru qui vivait désormais dans une pension soumise au rationnement. Même dans cette vallée, l'approvisionnement alimentaire était précaire pour les familles qui ne cultivaient pas de terres ; aussi, lorsqu'il avait vu partir sa mère de bon matin, Kogito avait-il vraiment pensé qu'elle les traitait, lui et sa sœur, de façon bien injuste.

Lorsqu'elle était rentrée dans la soirée, couverte de poussière, toute rétrécie, leur mère était épuisée et de mauvaise humeur, mais elle avait extrait du grand sac dans lequel elle avait transporté les paquets de riz les livres qu'elle apportait en cadeau à ses deux enfants. Asa regardait ceux qu'elle avait reçus, disposés sur la table de cuisine où leur mère préparait un dîner tardif. Mais Kogito ne touchait pas aux siens. Après avoir mangé en silence son maigre repas, il s'apprêtait à regagner sans rien dire sa chambre quand sa mère l'avait interpellé :

— Si je suis passée dans les familles susceptibles d'échanger des livres contre du riz, c'est pour que toi aussi, Kogî, tu en aies ! Mais je ne suis pas allée demander à Shige qu'il te donne les siens !

C'est ainsi que commença une nouvelle période de lecture pour Kogito qui avait reçu *Les Aventures de Huckleberry Finn* de Mark Twain et *Le Merveilleux Voyage de Nils Holgersson* de Selma Lagerlöf.

Le premier était dans l'édition de poche en deux volumes d'Iwanami et, en effet, il se pouvait bien qu'une famille de Matsuyama, craignant un nouveau raid incendiaire sur la ville, ait décidé de l'échanger contre du riz. Mais Kogito avait senti, même dans son cœur d'enfant, que la traduction de Selma Lagerlöf

n'était pas une édition courante. Plus tard, il comprit qu'il s'agissait d'une traduction faite dans le cadre de ses recherches par une personne très studieuse qui avait appris le suédois en autodidacte et l'avait publiée à titre privé. C'était probablement un ouvrage que la « tante de Shanghai » s'était procuré par le biais de l'amicale des étudiantes de l'Université féminine de Tôkyô, qu'elle avait ensuite donné à son fils et qui avait fini par tomber dans les mains de Kogito...

Une seule fois encore, la mère de Kogito avait tenté d'intervenir entre son fils et Shigeru. Cela avait eu lieu après la mort cruelle de ce père que les jeunes du centre de formation avaient mis à leur tête au moment de la défaite, disparition qui avait sonné le glas des espoirs de Kogito de poursuivre ses études au collège de Matsuyama. Cependant, avec la réforme du système éducatif, une école secondaire avait été ouverte au village et il avait pu s'y inscrire ; ce fut alors que l'on apprit que, étant donné les nouvelles circonscriptions scolaires, Shigeru, qui étudiait pourtant au collège de Matsuyama, allait continuer ses études au lycée de la ville voisine. Ainsi Kogito, à sa sortie de la nouvelle école secondaire, se retrouverait dans le même lycée que Shigeru, ce qui leur permettrait peut-être de devenir amis...

Pour s'assurer de la chose, la mère de Kogito s'était rendue à Matsuyama. Elle en était revenue sans le moindre résultat positif et, accablée d'une étrange fatigue qu'on ne lui avait jamais connue dans la vallée, s'était alitée deux ou trois jours.

Puis, au cours de l'été suivant, lorsque la famille de Shigeru fut rapatriée de Shanghai, la mère de Kogito comprit que tous ses plans s'effondraient. En effet, la

femme qui revint au pays en compagnie du père de Shigeru n'était pas l'amie intime qui avait donné naissance au garçon. Le dernier service que sa mère rendit à cette famille fut de s'occuper de la vente de la résidence sur la colline et de faire parvenir l'argent au père de Shigeru qui avait besoin de ce capital pour monter une entreprise à Tôkyô. Par la suite, tout naturellement, l'adolescent alla rejoindre son père. A l'époque, la mère de Kogito n'en avait pas parlé à ses enfants, mais elle savait simplement par le père de Shigeru que la « tante de Shanghai » avait souhaité rester en Chine.

Kogito retrouva Shigeru une année après la naissance d'Akari, alors qu'il avait déjà commencé sa carrière de romancier et épousé Chikashi. Encouragé par les nouveaux amis qu'il s'était faits parmi les poètes et les actrices du théâtre moderne, il avait acquis une parcelle de terrain à Kita-Karu, dans un bosquet de petits bouleaux d'Erman et de bouleaux du Japon. Il avait publié un roman traitant de la naissance d'Akari, venu au monde avec une déformation à la tête. Dans l'idée de vivre dans un chalet avec ce fils qui grandirait avec des troubles intellectuels, il avait ainsi utilisé l'argent du prix littéraire que lui avait valu son roman. Cela dit, il n'avait aucun projet immédiat de construction sur ce terrain.

Il se trouva cependant qu'une grande entreprise du bâtiment avait lancé, de concert avec la revue d'architecture qu'elle finançait, un concours destiné à aider de jeunes artistes et créateurs qui, quoique possédant déjà un terrain, n'avaient pas les moyens d'y édifier une maison. En tant que jeunes romanciers, il leur suffirait de rédiger un texte décrivant la demeure de leurs rêves. A partir du texte primé, de jeunes architectes devraient

soumettre des projets. Au terme de ce nouveau concours, le plan retenu serait réalisé par l'entreprise de construction qui parrainait la chose.

L'essai de Kogito était intitulé *La Maison de Gérontion, le petit vieux*, un titre qui, à lui seul, indiquait qu'il était dans sa deuxième période d'enthousiasme pour l'œuvre de T. S. Eliot. Il avait été sélectionné, et l'architecte dont le plan, établi à partir de son texte, avait gagné le concours n'était autre que Shigeru, qui s'était ainsi manifesté après une très longue absence.

7 Kogito ayant accepté de vendre tout le terrain de Kita-Karu ainsi que la plus récente des deux maisons, Maki s'employa par courriel à fixer les conditions. A vrai dire, elle espérait, avec une intensité qui surprenait Kogito, que Shigeru et ses jeunes amis viendraient habiter tout près de lui, pratiquement à portée de voix, pendant qu'il passerait l'été, annoncé comme caniculaire, en convalescence à Kita-Karu, de sa sortie de l'hôpital, prévue pour la mi-juillet, jusqu'à la fin août. Kogito interrogea Chikashi sur ce point :

— Mâ'chan semble se sentir très proche de Shige, qu'elle a bien connu dans son enfance, non ? Quand il venait à la maison, il la chouchoutait toujours... C'était pareil avec Gorô d'ailleurs... Elle était vraiment leur favorite, c'est sûr et certain...

Pourtant... même en laissant de côté les problèmes qu'il a eus avec moi... lorsque Shige s'est par la suite fait vider pour harcèlement sexuel de son université californienne et que les hebdomadaires japonais l'ont révélé,

Mâ'chan, qui était une étudiante très sensible à ce genre de choses, aurait dû réagir...

— Ce n'est pas le genre de fille qui juge quelqu'un d'après les articles parus dans les médias, d'autant plus qu'il y a aussi eu l'affaire de Gorô... D'ailleurs, même en ce qui te concerne, lorsqu'elle trouve sur Internet des calomnies sur toi, cela ne l'ébranle pas, répondit Chikashi. Et puis, Mâ'chan et Akari ont passé une fois les vacances d'été à Shikoku, n'est-ce pas, et c'est à ce moment-là que ta mère leur a raconté à quel point oncle Shige était un enfant fascinant... et le plaisir qu'elle avait à vous voir tous deux ensemble.

— Pour autant que je m'en souviennne, la période pendant laquelle j'ai été proche de Shige quand nous étions dans la vallée a été très courte. Puis il y a eu un long vide ; même une fois installé à Tôkyô, où je fréquentais pourtant la même université, je n'ai pas essayé de le revoir... et je crois que s'il n'y avait pas eu cette histoire de la *Maison de Gérontion, le petit vieux*, nous aurions passé le reste de notre vie sans jamais reprendre contact.

— Certes, mais une fois que vous vous êtes retrouvés, vous avez immédiatement commencé à entretenir une relation intense, n'est-ce pas ? Comme j'étais une des parties prenantes, je m'en souviens très bien... Vous aviez aussi entraîné Gorô et Takamura Tôru, et je me disais alors que Shigeru était vraiment quelqu'un de très important pour toi. Bon, par la suite, bien des choses se sont produites, mais cela dit...

Kogito demanda aussi à Maki ce qu'elle pensait de Shigeru. Il semblait qu'elle avait eu l'occasion, en certaines circonstances, de recueillir des informations sur lui de sa tante Asa ou de son oncle Gorô.

— Oui, j'avais demandé à tante Asa si, dans le roman où tu décrivais la vie des enfants dans la forêt, il y avait un personnage inspiré par oncle Shige. Elle m'avait répondu que c'était en effet bien étrange que tu n'aies jamais écrit sur lui ni sur la « tante de Shanghai ».

J'avais aussi demandé à oncle Gorô si, lorsque vous étiez ensemble au lycée, tu lui parlais d'oncle Shige. Il m'avait dit n'avoir jamais rien entendu le concernant directement, mais il avait l'impression qu'il y avait, au fond de toi, un modèle auquel tu aspirais, que tu poursuivais sans relâche. Et il a ajouté que, lorsqu'il avait fait la connaissance d'oncle Shige, il avait tout de suite compris que c'était lui que tu prenais pour modèle depuis l'enfance.

Cela dit, mes impressions reposent essentiellement sur les histoires de l'enfance d'oncle Shige que j'ai entendues directement de ta bouche, papa ; en premier lieu un épisode qui m'a été raconté par grand-mère, celui de la légende de l'« arbre personnel ». Pour les habitants de la vallée, chacun avait dans la forêt son « arbre personnel », au pied duquel son âme se reposait avant sa naissance et y retournait après sa mort, abandonnant son corps. C'est bien ça, non ? J'étais absolument fascinée par l'idée que, lorsqu'un enfant de la vallée attendait au pied de son arbre, il pouvait rencontrer le vieillard qu'il deviendrait.

Puis je t'avais dit qu'il fallait vraiment beaucoup de courage pour aller ainsi attendre au pied de son « arbre personnel », n'est-ce pas ? C'était au moment où je lisais ton essai, dans l'édition que maman avait illustrée. Tu m'avais alors expliqué que tu avais fait cela avec Shige, quand vous étiez encore de bons camarades, juste après son retour dans la vallée.

Chikashi, qui vérifiait les factures de l'hôpital, se mêla alors à la conversation :

— Oui, moi aussi, quand j'ai lu cet essai, j'ai eu l'impression qu'il y avait quelque chose dont tu ne parlais pas. Et avant de me mettre aux illustrations, je t'avais demandé des détails. Tu t'étais alors souvenu que, quand tu avais grimpé dans la forêt avec oncle Shige, ce dernier avait apporté un bâton et déclaré que, si le vieux que tu devais devenir se manifestait, il lui cognerait dessus... Dans mon illustration, il n'y a qu'un seul enfant qui, près d'un grand arbre, rencontre un vieillard, mais le premier semble tenir quelque chose pour se protéger, non ? J'ai même reçu des lettres de lecteurs disant avoir eu ce sentiment.

Personnellement, je ne croyais pas que ce Kogito enfant était prêt à aller jusqu'à attaquer le vieillard qu'il deviendrait dans le futur ! Mais je pensais que ce serait plus réaliste de montrer qu'un enfant qui rencontre un vieillard inconnu en pleine forêt éprouve le besoin de se protéger... C'est pour cela que le gamin que tu étais s'était fait accompagner par oncle Shige. Et je suis sûre qu'il avait compris ton appréhension.

— Absolument, intervint Maki. Oncle Shige a eu par la suite des tas de problèmes... Et l'on dit que, même si on ne peut pas parler de crime, il a eu des comportements tellement violents qu'il a fallu l'interner dans un hôpital psychiatrique, mais ça, je n'arrive pas à y croire... Et maintenant que j'échange des courriels avec lui, je n'y crois toujours pas... Je reste persuadée que c'était pour votre protection qu'il avait emporté un bâton dans la forêt.

Chikashi n'ajouta rien aux propos de Maki. Pourtant Kogito comprit qu'elle partageait le sentiment de sa

filles. Bien qu'elles aient été au courant de la vie hors du commun que menait oncle Shige, la mère de Kogito leur avait transmis la confiance inébranlable qu'elle avait en lui. C'est pour cela que, alors que Kogito, excepté quelques séjours dans des foyers d'étudiants ou des résidences d'enseignants proposés par des universités étrangères, n'avait jamais partagé un toit avec une personne étrangère au cercle familial, elles envisageaient comme un développement parfaitement naturel l'idée qu'il passe tout l'été en compagnie de Shigeru.

On ne peut pas dire que, derrière ce plan, il y ait eu un calcul de leur part, mais elles avaient certainement conscience qu'elles ne pourraient pas l'accompagner dans son séjour de convalescence à l'abri des grandes chaleurs estivales, car Akari devait être emmené dans un lieu éloigné de la clinique universitaire qu'il avait l'habitude de fréquenter. Parmi ses amis encore en vie, il n'y avait personne qui eût à la fois le loisir et la fantaisie de prendre soin de Kogito, et comme il n'avait jamais enseigné dans une université japonaise, il n'y avait pas d'étudiants disposés à lui sacrifier leurs vacances d'été.

En fin de compte, la proposition de Shigeru avait non seulement permis à Chikashi et Maki de trouver l'acheteur souhaité pour la propriété de Kita-Karu, mais aussi offert une solution inespérée à toute la famille.

S'étant assuré que sa femme et sa fille avaient quitté sa chambre d'hôpital, Kogito, qui avait pris l'habitude de soliloquer, laissa alors échapper :

— Oui, pourtant... c'est comme si maintenant qu'on arrive déjà à la fin de notre vie, Shige voulait rattraper les choses qu'on n'a pas pu faire au début !

8 Le lendemain matin, Kogito s'était réveillé de bonne heure ; il avait attendu la routine matinale de l'hôpital et s'était ensuite rendormi. Vers midi, sentant une présence proche, il avait ouvert les yeux : Maki était là, assise bien droite sur une chaise près de son chevet. Les yeux qu'elle fixait sur lui, ordinairement embrumés, semblaient injectés de sang. Kogito, se rappelant avoir déjà vu cela, sentit la présence proche d'un obscur danger.

— J'ai pu régler par courriel avec oncle Shige les détails de notre accord, annonça Maki qui avait attendu son réveil.

— Est-ce qu'il a posé de nouvelles conditions ?

— Non, il ne s'agit pas de cela. C'est moi qui... Depuis le début, maman est au courant, mais... il y a quelque chose dont je dois te faire part... Toi aussi tu dois penser que, dans la mesure où les négociations avec oncle Shige ont commencé par hasard, les choses ont pris une tournure incroyablement favorable, non ?

— En effet, dans la mesure où nos relations étaient depuis longtemps interrompues et où je me retrouve dans cette situation, je pense qu'en dehors de toi et de ta mère personne n'aurait pu faire ainsi avancer les choses.

— A partir de la deuxième semaine de juillet, les jeunes gens qui doivent vivre avec lui vont arriver à Kita-Karu... Ils sont même censés être déjà au Japon. Oncle Shige est en ce moment en Corée du Sud pour un colloque sur les rapports entre politique et architecture ; il repart ensuite régler ses affaires aux Etats-Unis, puis il vient ici.

C'est alors que son programme pour Kita-Karu pourra démarrer. C'est également à partir de ce moment que s'ouvre le compte à rebours de ta sortie de l'hôpital.

— Un programme commun à deux groupes de personnes, hein ? Ça risque d'être bien compliqué ! commenta Kogito, mais il n'eut pas l'occasion par la suite de remercier sa fille.

Maki approuvait vigoureusement de la tête, comme pour se donner du courage.

— Il y a des choses dont je dois t'informer, sinon ce ne serait pas correct ! Depuis que maman et moi avons dû réfléchir à ce que nous ferions après ta sortie de l'hôpital, nous nous sommes dit qu'il fallait trouver quelqu'un de confiance pour nous aider. Que ce soit oncle Gorô, Takamura'san ou Kanazawa'san de la maison d'édition, ils sont tous morts... Et alors que nous les énumérions ainsi, maman a suggéré le nom d'oncle Shige. Ça a commencé ainsi, quand je lui ai demandé par courriel s'il ne prévoyait pas de venir au Japon dans un proche avenir. Il semble que mon courriel soit très bien tombé, juste à un moment où il avait envie de mettre fin à son travail à l'université et envisageait divers plans pour la suite. Et alors il s'est mis à réfléchir sérieusement à ce qu'il pourrait faire s'il rentrait au Japon. Par ailleurs, pendant ce temps-là, tu te remettais plus rapidement que prévu... au point que maman a dit que c'était vraiment extraordinaire !

— Je ne me suis rendu compte de rien ! dit Kogito, anxieux d'avoir eu l'esprit si lent.

— Maintenant que les choses sont réellement décidées et que nous avons reçu ton accord, j'ai relu tous les courriels que j'ai envoyés à oncle Shige. Et j'ai pensé

que si tu devais le rencontrer sans avoir pris connaissance de ce que je lui ai dit à ton propos... ce ne serait vraiment pas correct à ton égard.

— D'accord, je crois que j'ai compris, répondit Kogito. Bien que d'habitude ça t'énerve que je prenne les devants, cette fois, c'est toi qui as pris l'initiative, non ? Alors comme ça, tu as imprimé tous les courriels envoyés à Shige dans lesquels tu parlais de moi et tu me les as apportés ? Tu crois que quand je les aurai lus, tout sera devenu clair ?

— En fait, c'est plutôt la réponse qu'il m'a envoyée après avoir soigneusement lu mes courriels que j'aimerais que tu regardes... C'est très long, mais... annonça Maki d'une voix à nouveau désespérée.

Mâ'chan, comme tu ne peux pas en parler à Kogî, même si tu en as discuté un peu avec ta mère, j'ai l'impression que, finalement, tu en souffres toute seule. Moi, voici ce que je pense : d'après ce que tu me dis, Kogî est en train de rêver, ou alors, quoique éveillé, il reste pris dans le rêve qu'il vient d'avoir et parle avec des gens qu'il imagine se trouver devant lui. Et tu dis qu'il en appelle à quelqu'un sur un ton insistant. Ses interlocuteurs principaux sont le professeur Musumi Koroku, Takamura'san, Gorô, et tu dis que j'apparais aussi...

On dirait que Kogî est retourné à ce qu'il était dans sa jeunesse ; naturellement tu ne l'as pas connu à cette époque, mais d'être à ses côtés et de l'entendre insister d'une voix criarde, allant jusqu'aux larmes, ça doit être, je pense, très dur pour toi. Surtout en pleine nuit, alors que tu es toute seule ! Mais enfin, qu'est-ce qui lui prend de ne pas se rendre compte que tu entends probablement ce qu'il raconte !

Quand j'ai appris cela par ton courriel, ce qui m'a surtout exaspéré, c'est l'idée que Kogô avait recommencé ! Tu le mentionnes d'ailleurs dans ton message, mais il y a déjà eu cet épisode du dialogue avec son enregistreur « Degame » après la mort subite de Gorô. L'année suivante, je me trouvais à Berlin pour participer au projet de reconstruction de la Potsdamer Platz, mais bien que sachant que Kogô était venu à l'Université libre de Berlin pour y donner un séminaire, je n'ai pas cherché à le rencontrer et je suis rentré aux Etats-Unis en faisant escale à Tôkyô. Comme on était alors toujours en conflit, c'était plutôt des circonstances favorables pour aller présenter à Chikashi mes condoléances pour la disparition de son frère. Et lors de cette visite, j'ai pu te voir, Mâ'chan, devenue une jeune fille accomplie, ainsi qu'Akari, qui avait l'air d'un adulte parfaitement serein...

C'est alors que Chikashi m'a rapporté ce qui s'était passé : en pleine nuit, elle avait entendu venir de l'étage, comme de l'eau qui gouttait – mais elle avait trouvé une image bien plus appropriée –, la voix de Kogô qui s'imaginait être en train de discuter avec Gorô ; en plus du souci qu'elle se faisait pour son mari, ça lui avait été extrêmement pénible. A ce moment-là, je m'étais aussi dit : « Ça y est, voilà Kogô qui recommence ! » Tu sais, il y a très longtemps, quand il était enfant, ça lui était déjà arrivé. Ça s'était passé peu de temps après mon arrivée au village, pendant cette période où nous étions très liés. Tu m'as raconté que tu avais entendu ta grand-mère dire la joie qu'elle éprouvait rien qu'à nous regarder ensemble. Et c'était vraiment ça ! Même si Kogô fait mine de l'avoir oublié.

Puis l'automne était arrivé avec la saison des typhons. J'étais terrifié car, ayant entendu un jeune Chinois qui

fréquentait notre maison à Shanghai raconter les effroyables inondations qui avaient ravagé sa ville natale, j'avais juxtaposé son histoire aux grandes pluies de la vallée.

Il avait plu fortement plusieurs jours d'affilée. C'était cette période où, les villes ayant été incendiées par les bombardements aériens, une noria de camions traversait la vallée pour transporter du bois de construction, exploitant sans merci les forêts. La rivière au fond de la vallée avait rapidement débordé. Puis on avait été avertis qu'une inondation allait se produire, mais comme la petite Asa, la sœur de ton père, devait rester auprès de sa mère, Kogî était venu tout seul se réfugier dans la maison sur la colline. Excité à l'idée de passer la nuit dans la même pièce, je ne trouvais pas le sommeil mais, alors que je le croyais endormi, je l'avais entendu se mettre à parler comme s'il était bien éveillé, voire avec encore plus d'éloquence !

Moi aussi, j'avais entendu de la bouche de ta grand-mère l'histoire de cet « arbre personnel » au pied duquel, après leur décès, les âmes des habitants du lieu vont s'installer avant de redescendre dans la vallée pour une nouvelle existence... C'est pour cela que j'avais peur que Kogî soit possédé par ces âmes. Il pleuvait très fort, le vent soufflait violemment, et comme notre maison était pratiquement cernée par la forêt, le vacarme de la tempête était effroyable... sans compter celui de l'eau, qui montait de la rivière sur la façade. Mais s'ajoutait à cette peur celle, plus forte encore, que me causait la voix de Kogî qui ne cessait de discourir.

Bien entendu, Kogî avait l'accent de la région... Il lui en reste d'ailleurs quelques traces aujourd'hui encore, pas vrai ? Pourtant, il parlait comme s'il était en train de lire des phrases écrites dans un livre, absolument telles quelles !

Je me demande même s'il n'avait pas déjà à cette époque décidé qu'après avoir quitté le village il travaillerait dans la langue de Tôkyô... Cela dit, le contenu de son monologue portait sur des épisodes survenus dans la vallée, comme les fuites collectives des paysans ou l'histoire de l'arrière-grand-père qui avait tué son frère cadet lorsque ce dernier avait été porté à la tête d'une révolte. En racontant des choses pareilles, il se préparait peut-être à devenir romancier. Effrayé, j'étais aussi en colère, mais il faut reconnaître que ça valait la peine de l'écouter !

Après le passage du typhon, alors que les eaux de la rivière redevenues limpides reflétaient les rayons étincelants du soleil de midi, je lui avais demandé de me faire à nouveau le récit des fuites collectives et de la rébellion, mais Kogî avait sursauté et s'était mis en colère en disant que, bien qu'il eût entendu ces histoires-là de la bouche de sa grand-mère, ce n'était pas quelque chose dont il pouvait lui-même parler ! J'ai d'ailleurs l'impression que cela a été un des facteurs qui ont contribué à mettre fin à notre amitié. C'est qu'il s'était fâché pour de bon, avec ses grandes oreilles toutes rouges, comme si je lui avais cherché querelle sans raison !

Maintenant encore, je suppose que, s'il se rendait compte que tu l'as entendu parler dans son sommeil et que, avec cette remarquable mémoire que tu as héritée de lui, tu te souviens de tout, ça le ferait bondir !

Avec le caractère prudent que tout le monde te reconnaît, tu m'as certes révélé que Kogî parlait « ainsi » en rêvant ou en étant entraîné dans le sillage de ses rêves, mais tu n'abordes pas ce qu'il disait « ainsi ». Dans ton courriel, tu ne mentionnes pas un seul mot des propos qu'il a tenus en rêve. Je pense que ce doit être douloureux pour toi, Mâ'chan. Car je te vois, comme la petite fille bien sage qui

restera toujours gravée dans ma mémoire, affronter toute seule ces mots que Kogô laisse échapper...

Cela dit, je pense que, dans un de tes courriels, tu as laissé un indice, un seul, suggérant quelque chose du contenu des propos de Kogô lorsqu'il parle la nuit. Si tu veux, je vais te dire de quel mot il s'agit. Car, si je ne m'abuse, c'est un mot qui doit être plus que tout autre difficile à prononcer pour la fille de Kogô.

Remplaçant ta mère occupée à mille choses, tu t'occupes du courrier de ton père, n'est-ce pas ? Et tu m'as écrit qu'il y avait eu une lettre, ou plutôt un genre de lettre, où l'on disait se réjouir de son accident, où l'on se déclarait prêt à continuer à s'en prendre à lui jusqu'à ce qu'il se suicide, car même s'il se remettait de ses blessures à la tête, celles de son cœur ne se refermeraient jamais. Et que ces messages se sont répétés. Accompagnés même d'un dessin représentant deux pendus, avec une légende disant : « Le beau-frère en premier, toi ensuite ! »

Si, comme je le suppose, c'est bien cela qui te tracasse, alors le mot « suicide » est au cœur même des propos tenus en rêve que tu as pu saisir ; et ça, c'est vraiment très grave.

Alors, voici ma suggestion : que penserais-tu si, alliant le sort de ma vieille construction – abordé par Chikashi – et tes propres inquiétudes, je proposais d'établir à Kita-Karu ma base opérationnelle au Japon ? Avec mes amis, j'occuperais la grande maison sur la propriété, et Kogô s'installerait dans le bâtiment original, la Maison-Gérontion ; nous pourrions ainsi, après si longtemps, vivre proches l'un de l'autre et discuter tous les jours ensemble, n'est-ce pas ?

9 Kogito leva les yeux et regarda sa fille qui avait toujours le même air figé. Son visage rond au teint pâle, un peu jaunâtre, était aussi terne qu'une feuille de papier, et, laissant les larmes couler sur ses joues, elle baissait la tête. Chikashi, qui était entrée dans la chambre du malade sur ces entrefaites, s'était placée derrière Maki, prête à enlacer ses épaules toutes tendues, comme un vieux lierre entoure un arbre raidi malgré sa jeunesse. Kogito sentait que sa femme était là pour protéger sa fille contre le stupide accès de colère qu'il laisserait peut-être éclater. En effet, faisant preuve de la sérénité d'une personne assez forte pour résister physiquement à cette éventualité, Chikashi déclara :

— Moi aussi je suis très heureuse que, grâce aux démarches de Mâ'chan, oncle Shige accepte de venir. Cela dit, tout comme nous n'avions rien pu faire pour Gorô, il se peut que nous trois, oncle Shige, Mâ'chan et moi-même, ne puissions rien faire pour toi. Mais quoi qu'il en soit, nous espérons que tout se passera bien.

Mâ'chan, si tu te fais du souci à propos du courriel d'oncle Shige que tu as montré à papa, envoie-lui un message en Corée pour lui demander s'il ne pourrait pas passer par Tôkyô en rentrant de son colloque. Je crois que ça serait bien si, avant de commencer leur vie commune à Kita-Karu, il pouvait d'abord discuter avec papa.

Bien que la venue de Shigeru à l'hôpital eût été annoncée, sa soudaineté surprit Kogito, mais c'est ainsi que, surmontant un fossé de nombreuses années, leurs retrouvailles purent prendre un tour concret.

Chapitre 1

LA MAISON-GÉRONTION

L Le jour de sa sortie de l'hôpital, après s'être reposé sur le lit de son bureau, Kogito se rendit dans sa bibliothèque de l'autre côté du corridor. Là, pris de *vertige*, il s'efforça néanmoins de rester debout et de réexaminer le sens de ce mot. Pour lui, cette sensation avait jusqu'alors renvoyé essentiellement à des étourdissements ou des aveuglements, mais ce qu'il éprouvait en ce moment était un véritable assombrissement. Il était là, immobile, dans une obscurité totale. Il regagna son lit après n'avoir pris qu'un seul livre. Il s'agissait de la première anthologie poétique d'Eliot qu'il avait achetée, une édition bilingue établie et commentée par Fukase Motohito.

L'ouvrage avait encore sa couverture de protection, mais Kogito l'enleva pour contempler fixement la reliure de toile, rare à l'époque où il se l'était procuré. À l'origine vert pâle, la couleur avait passé et des taches brunâtres s'étaient propagées à partir du bord supérieur du livre... Il avait acheté ce volume l'hiver de ses dix-neuf ans, à la librairie de l'association des étudiants. Tenant le livre de ses deux mains, il chercha la première page du poème intitulé « Gérontion » ; l'ouvrage devait

avoir gardé le pli de ce choix, car il s'ouvrit tout naturellement à l'endroit désiré. Immédiatement entraîné par le style de la traduction de Fukase Motohito, Kogito crut voir remonter en filigrane l'enthousiasme ressenti cinquante ans auparavant.

*Me voici, un vieillard dans un mois de sécheresse,
Écoutant ce garçon me lire, attendant la pluie.
Je n'étais pas au brûlant défilé
Je n'ai pas combattu dans la pluie chaude
Ni, embourbé dans la saline jusqu'au genou,
Levant un glaive, mordu par les mouches, combattu.
Ma maison est une maison délabrée ;*

Depuis la fin de la guerre, à peine neuf ans avaient passé. Si, prenant la date de la défaite comme ligne de partage, il séparait les mois et les années qu'il avait vécus en deux temps, la période d'après-guerre était encore la plus courte. Le jour de la défaite, il avait été délivré du cauchemar d'être mobilisé et envoyé au front ; pourtant il lui arrivait de voir surgir dans son esprit ainsi libéré le vague fantasme d'être en train de se battre, un fusil à la main. Sous une forme qui lui faisait néanmoins comprendre que cela ne se produirait pas. Mais, comme il sentait aussi qu'un profond fossé le séparait du narrateur du poème expliquant qu'il n'avait pas combattu, Kogito ne pouvait jouer d'autre rôle que celui du garçon lisant un livre à ce même narrateur...

C'est la présence en bas de page des poèmes dans leur version originale qui l'avait poussé à faire l'acquisition de cette anthologie d'Eliot, mais en la relisant il se rendit compte que, tant à l'époque où il s'était efforcé de la lire pour la première fois que lorsqu'il avait, une dizaine

d'années plus tard, écrit un essai intitulé *La Maison de Gérontion, le petit vieux*, sa capacité de compréhension de l'original laissait bien à désirer. Quand il était allé participer pour une revue d'architecture à une séance de photos de la maison achevée, on lui avait demandé, juché sur l'échafaudage encore en place, d'écrire en anglais le début du poème « Gérontion » sur la cheminée de béton brut de décoffrage. Il s'était exécuté avec un tison du foyer dont on venait de tester le fonctionnement.

Une équipe de cette télévision encore à ses débuts les avait accompagnés pour tourner quelques images destinées à une courte émission culturelle diffusée tard la nuit. Le responsable lui avait demandé de réciter les vers qu'il venait de tracer. Après un ou deux essais, Shigeru avait proposé de prendre sa place et s'en était tiré à merveille. Se sentant dès lors ouvertement méprisé par toute l'équipe, Kogito avait complètement déprimé.

La petite chambre à l'étage, étroite et haute de plafond, avait été construite de façon à être adossée au conduit carré de la cheminée ; elle avait été conçue pour servir de bureau à Kogito mais, une fois une table de travail installée au milieu de ses trois tatamis, elle s'était révélée bien exiguë. Shigeru avait repris littéralement le passage du poème disant :

*Ma maison est une maison délabrée ;
Dans l'encoignure de la fenêtre est accroupi
Le Juif, son possesseur,*

C'est dans cette maison, pourtant peu facile à habiter, que Kogito avait invité à dîner Gorô et Shigeru alors qu'il y passait son premier été en famille avec sa femme Chikashi et son fils Akari, encore bébé. Lorsque, après avoir bu jusque tard dans la soirée, ils avaient

raccompagné au clair de lune Gorô à l'hôtel proche où il était descendu, ce dernier avait confié à Shigeru qu'il appréciait ce quelque chose de subtilement artificiel dans l'agencement de l'étage et de la cheminée.

Quand il était revenu la semaine suivante, Gorô, qui avait appris une technique particulière de maquillage à Hollywood, où il venait de jouer un rôle secondaire dans un film, s'était fait prendre en photo à la fenêtre de l'étage où, après avoir mis bien du temps à se faire une tête, il s'était montré en veste de velours côtelé, sans cravate. Shigeru, doué à l'instar de Gorô de multiples talents, avait fait office de photographe. On raconte d'ailleurs que c'est grâce à ce cliché que Gorô avait été choisi plus tard pour jouer le rôle du fils du chef de village dans le film anglais *Lord Jim*¹.

2 La famille de Kogito passait tous ses étés dans cette maison, mais au fur et à mesure que venaient et grandissaient d'autres enfants, la Maison-Gérontion avait fini par devenir trop petite. Elle avait été d'abord été agrandie de façon à ne pas toucher au plan original, mais par la suite, quand Kogito avait reçu un prix littéraire étranger, il avait fait construire au fond de son terrain un autre bâtiment bien plus spacieux. Il l'avait baptisée Maison-du-Vieux-Fou, en hommage à Yeats, un autre poète devenu pour lui capital².

1. Film de Richard Brooks, d'après le roman de Joseph Conrad, avec Peter O'Toole et James Mason (1965).

2. Allusion à un célèbre poème de W. B. Yeats, « Why should not old men be mad ? », publié dans le recueil posthume *On the Boiler* (1939), puis repris dans *Last Poems and Plays* (1940).

Au début du mois de juillet, il s'était rendu seul à sa résidence de Kita-Karu – seul ou alors accompagné de cet autre moi *aux étranges côtés*. Pendant ces trente dernières années, si l'on excepte les périodes où il avait donné des séminaires dans des universités étrangères – au Mexique, aux Etats-Unis, puis en Allemagne –, il avait passé tous ses étés dans son chalet. Néanmoins, l'année précédente, il avait décidé d'aller à partir du printemps vivre avec Akari dans la maison de Shikoku héritée de sa mère. Puis, en été, il avait eu son accident et avait dû être hospitalisé.

Chikashi et Maki s'étaient employées à préparer les deux résidences, celle du Vieux-Fou cédée à Shigeru et celle de Gérontion, qui n'avaient pas été nettoyées à fond depuis deux ans. Pendant ce temps, Kogito était resté avec Akari, puis, ayant vérifié les horaires du train ramenant sa femme et sa fille à Tôkyô, il avait laissé son fils à la maison et s'était rendu à Karuizawa. Devant la gare, il avait retrouvé les deux femmes, avec qui il avait échangé quelques propos, et avait repris le taxi qui les avait amenées de Kita-Karu.

Bien que le ciel fût nuageux, il n'y avait pas de brume, aussi Kogito s'était-il étonné de voir que le pardessus d'été de Maki était mouillé aux épaules. Mais en grim-pant en direction d'Asama, le taxi s'enfonça dans un épais brouillard qui se changea au cours de la descente du côté de Gunma en fine pluie. Au bas de la pente, une fois la frontière préfectorale passée, le panneau routier indiquait une température de dix-sept degrés. Le lotissement de résidences secondaires était appelé Village universitaire, car il avait été développé avant guerre par un syndicat rassemblant des gens liés à l'université Hôsei. La Maison-Gérontion était un peu à l'écart, et le chemin qui y

menait était parsemé de larges flaques d'eau. Les feuilles des chênes *serrata* qui le bordaient des deux côtés semblaient couvertes d'une épaisse couche de peinture verte, montrant une vitalité qui pesait lourdement sur un Kogito physiquement bien affaibli.

Lorsque la Maison-Gérontion avait été construite par Shigeru, mis à part quatre ou cinq immenses pins rouges, les autres arbres – bouleaux d'Erman, bouleaux blancs et *Planera* à feuilles d'aulne – n'étaient encore que de faibles jeunes pousses, et le pilier carré de béton inséré dans la structure de bois de l'étage semblait émerger de ce bosquet.

Les pins rouges avaient été déracinés par un typhon vingt ans auparavant. Les autres grands arbres à feuilles caduques avaient poussé à une hauteur qui paraissait extraordinaire et dominaient maintenant le pilier de béton de l'étage. Débités en tronçons de deux mètres de long, les troncs des pins avaient été entassés là et, chaque été, Kogito était chargé de les couper à la longueur voulue pour être brûlés dans la cheminée. Il avait quasiment fini la pile, mais il n'avait de toute façon plus de forces pour ce genre de travail. Au contact de la terre, les quelques troncs restants avaient commencé à pourrir, exposant au regard des carcasses réduites à peu de chose. A sa sortie de l'hôpital, Kogito se retrouvait donc, après deux ans d'absence, debout devant une maison elle aussi délabrée de partout...

Mais il n'eut pas le loisir de se laisser aller à ses émotions. Quand, devinant une présence humaine, il se retourna, un homme se tenait devant lui ; cheveux noir charbon sur une peau toute blanche, dans la trentaine, l'inconnu avait une bonne tête de plus que Kogito qui dut lever les yeux.

— Chôkô'san, n'est-ce pas ? J'espère que vous vous êtes retrouvés comme convenu avec Madame votre épouse. Je m'appelle Vladimir. Je suis arrivé ici avant Shige'san, en éclaireur ; maintenant que Madame et Mademoiselle sont reparties, je m'aperçois, un peu confus, qu'il y a un certain nombre de choses que je ne connais pas, comme le tableau de distribution de l'électricité. Madame, qui a eu la bonté de nettoyer la maison, m'a dit avant de partir qu'elle avait rangé les documents concernant la propriété dans votre bureau et, si ce n'était pas trop de dérangement, j'aimerais vous demander...

L'homme avait effectivement un accent étranger, mais sa façon énergique de s'exprimer ainsi que son vocabulaire désuet faisaient penser à Shigeru. Face à un Kogito qui acquiesçait en silence, il poursuivit avec affabilité :

— Je devais attendre l'arrivée de Shige'san pour vous être présenté, mais je me suis permis de vous adresser tout de suite la parole, car, lorsque j'étais étudiant, j'étais passionné par vos ouvrages.

Kogito se contenta d'échanger une poignée de main et, sans lui retourner ses salutations, entra dans la Maison-Gérontion que Chikashi avait laissée ouverte.

Il prit l'escalier, laissé intact, poutres tordues incluses, lors des travaux de rénovation, pénétra dans la chambrette évoquant une tour de guet et se mit à fouiller dans ses dossiers. Ayant trouvé ce qu'il cherchait, un document inséré dans une pochette plastique, il ouvrit la fenêtre à deux battants aux rideaux à moitié décrochés, se couvrant au passage de poussière, et se pencha au-dehors. Averti par le bruit, l'homme, qui arpentait la pelouse au bord de la terrasse, leva vers lui

un visage qui, observé d'en haut, avait des traits enfantins.

Agitant le document, Kogito le lui montra. A son expression, on devinait que l'homme réprimait son envie de sourire. L'air intelligent, il devait certainement être au courant de l'histoire de cette maison. Il allait probablement rapporter à Shigeru que Chôkô avait joué à être *dans l'encoignure de la fenêtre [...] accroupi/Le Juif, son possesseur*. Et en fait, Kogito lui-même se sentait en ce moment-là assez proche de ce personnage...

Toujours à sa fenêtre, Kogito lança la pochette au type qui, l'ayant attrapée adroitement, le remercia et se dirigea à grandes enjambées vers le fond du lotissement.

Protégée par un rideau de chênes, la Maison-du-Vieux-Fou n'était pas visible si l'on se trouvait au même niveau mais, du perchoir qu'offrait sa tourelle, Kogito pouvait la voir, de même que le break noir parqué sans égard au milieu des broussailles proches de chez lui. S'apprêtant à descendre de l'habitacle, une jeune femme, elle aussi dans la trentaine – une Orientale, mais certainement pas japonaise –, agita un bras rond comme un bâton. Kogito lui rendit son salut d'un grand geste. Il suivit du regard l'homme qui s'éloignait en foulant les feuilles jaunies de l'année tombées par-dessus les feuilles mortes d'un brun rougeâtre. Descendue de la voiture, la jeune femme alla à sa rencontre, en faisant attention de ne pas glisser. Parvenu à sa hauteur, l'homme se tourna en direction de Kogito, sans un geste pour elle ; puis, sans perdre de temps, ils se mirent tous deux à décharger les bagages du véhicule.

3 Shigeru arriva deux jours plus tard. Kogito avait installé un fauteuil devant la cheminée du salon et disposé, de façon à pouvoir les atteindre de la main, un guéridon et une petite étagère sur lesquels il était en train de ranger son fichier ainsi que les dictionnaires et les ouvrages sur Eliot que lui avait envoyés Maki ; lorsqu'il leva les yeux, il vit arriver, déboulant de l'entrée de la propriété, un break qui s'arrêta devant la véranda pour déposer Shigeru, puis repartit aussi vite en marche arrière. Shigeru restait planté là, regardant fixement la Maison-Gérontion, comme s'il s'offrait lui-même aux regards. Il était certes encore puissamment charpenté et bien enrobé, mais la vitalité de l'âge mûr que Kogito avait sentie quand il lui avait rendu visite à l'hôpital avait fait place à une placidité de vieillard qui le choqua.

Afin de ne pas prendre Shigeru de court, Kogito alla ouvrir la porte de l'entrée, toujours bruyante, et, après une courte pause, sortit sur la véranda au sol de galets ronds coulés dans le béton.

— Je te remercie d'être venu me voir à l'hôpital. Et aussi d'être intervenu entre Maki et moi, car les conseils que tu lui as donnés par courriel nous ont vraiment aidés.

— En moins d'un mois, tu as drôlement bien récupéré ! Tu n'as plus l'air malade et j'ai l'impression que tu es déjà en train de mijoter quelque chose, non ? fit Shigeru qui, ayant enfin baissé la tête vers lui, arborait un sourire étonnamment ingénu.

— Oh, non, pas du tout !... Même quand j'étais étudiant, je ne me suis jamais senti si peu disposé à entreprendre quoi que ce soit.

Faisant la sourde oreille aux aveux de faiblesse de Kogito, Shigeru posa son sac de voyage sur la balustrade

de bois de la véranda et inspecta à nouveau du regard la Maison-Gérontion.

— Alors comme ça, vous avez agrandi le rez-de-chaussée en ajoutant une toiture en forme de pan de parapluie ? Le garçon qui a fait ça a été un de mes étudiants aux Etats-Unis et il m'avait écrit que tu lui avais demandé de faire de son mieux pour « conserver et faire revivre » mon œuvre. Avant de venir ici, j'ai jeté un coup d'œil à l'autre maison, c'est bien le même architecte, n'est-ce pas ? Les concepts se rejoignent bien et, globalement, l'ensemble se présente de façon très harmonieuse. Pourtant, les travaux n'ont pas dû être faciles, surtout pour la reconstruction de la petite maison. Tu as bien tenu en main les entrepreneurs !

— En fait, c'étaient les mêmes que ceux que tu avais employés, sauf pour les canalisations. Tu vois, là-dedans, il y a une petite annexe toute délabrée. On l'avait construite pour servir de bibliothèque et de bureau de travail, mais chaque année, quand on arrivait, les canalisations avaient sauté. Et l'entrepreneur en question n'avait ni les capacités ni la volonté de résoudre le problème. Alors Chikashi a expliqué qu'il n'y avait rien d'autre à faire qu'abandonner cette annexe et rebâtir la maison, et elle a obtenu qu'il ne fasse plus partie de l'équipe. Et lorsqu'on a fait la nouvelle maison, on a procédé de même.

— Oui, Chikashi ressemble à son frère Gorô ; elle aurait pu faire un bon architecte ! Il faut montrer beaucoup de discipline dans les relations humaines, et parfois certains sous-estiment leurs clients et se font ensuite remettre à leur place. Mais je ne parle pas de moi !

— Les deux qui sont arrivés ici en éclaireurs ont aussi l'air bien *disciplinés*, non ? Surtout Shinshin !

Quant à Vladimir, il n'a pas encore montré ses vraies couleurs.

— Je leur avais pourtant bien dit qu'avant mon arrivée ils devaient strictement limiter les conversations avec toi.

— Non, ce n'est pas ça. Mais Chikashi pensait qu'il serait bien plus agréable pour les uns comme les autres de garder tels quels les fourrés d'arbres qui font rideau entre nos deux maisons et, avant de rentrer à Tôkyô, elle m'avait dit de leur en parler. C'est dans cette intention que j'ai pris l'initiative d'aller les trouver. Et ensuite, on a simplement bavardé un peu, rien de plus. Mais, bon, tu ne veux pas entrer te reposer un instant ?

— D'accord, juste un moment, accepta Shigeru. On fêtera bien tranquillement nos retrouvailles un peu plus tard. Shinshin est allée chercher Vladimir qui devait faire les courses dans la grande surface qui se trouve quelque part au bord de la route nationale.

L'après-midi du lendemain de son arrivée, Kogito avait entendu des bruits de travaux dans le jardin de la Maison-du-Vieux-Fou. Se rappelant ce que lui avait dit Chikashi, il s'était rendu au fond de la propriété. A l'origine, il y avait, tout au fond de son terrain, abandonnée à l'écart du Village universitaire, une large cuvette qui se transformait en marécage lorsqu'il pleuvait. Au début de la *bulle financière*, on avait commencé à développer sur les terrains dominant cet endroit un lotissement de résidences secondaires indépendant du celui du Village universitaire. Chikashi avait prévu qu'une route serait ouverte sur les bords de la cuvette. Mais comme il se trouvait que seuls les membres de leur syndicat

pouvaient obtenir les autorisations nécessaires pour prolonger les canalisations d'eau, personne d'autre que Chikashi ne risquait de se manifester pour acquérir cette cuvette. C'est ainsi qu'elle avait pu acheter à bas prix ce bout de terrain abandonné. Et, dix ans plus tard, c'est là qu'ils avaient construit la Maison-du-Vieux-Fou.

Lorsque Kogito longea la cuvette où subsistaient des flaques d'eau, il vit Shinshin qui, avec sa tronçonneuse, arrivait déjà à l'orée du bouquet de chênes *serrata*. Les bosquets d'hydrangéas paniculés, de lierres grimpants et autres cerisiers-girofliers qu'aimait tant Chikashi avaient été coupés ; les feuilles d'un vert un peu fané et les branches aux feuillages couverts au verso de tendres poils blancs formaient déjà un gros tas. Shinshin lui expliqua qu'ils allaient faire préparer le terrain par un entrepreneur pour en faire un parking. Kogito acquiesça, demandant seulement qu'on laissât en l'état la zone marécageuse en contrebas.

Quand, avec son ouïe sensible de vieillard, il avait entendu le bruit de la tronçonneuse, il s'était préparé, allant même, sans trop savoir pourquoi, jusqu'à se raser, mais le temps qu'il avait mis pour arriver sur les lieux avait suffi à Shinshin pour avancer son travail jusque-là. Depuis sa sortie de l'hôpital, il avait fini par se rendre compte que, lorsqu'il se décidait à entreprendre concrètement quelque chose, il le faisait toujours au ralenti. Kogito respira les senteurs de sève répandues autour de lui, alors que Shinshin se comportait comme si elle était fière de ce qu'elle avait accompli.

Lorsque, l'automne venu, les feuilles seraient toutes tombées, la Maison-Gérontion, située de l'autre côté des chênes *serrata*, laisserait certainement voir, comme le craignait Chikashi, ses formes complètement dénudées

et, depuis sa petite chambre à l'étage, on pourrait apercevoir, tout aussi dénudée, la Maison-du-Vieux-Fou. Lorsqu'une revue d'architecture avait publié des photos de l'ancienne petite maison agrandie et de la nouvelle résidence, le jeune architecte avait écrit, dans le texte accompagnant les vues prises dans un paysage hivernal, qu'il avait, comme Shigeru s'en était tout de suite rendu compte, fait en sorte que les deux maisons reprennent en le variant le même concept.

Kogito avait parlé de cela à Shinshin. Puis, alors qu'il se disposait à rentrer, elle lui avait dit que, son travail étant en gros terminé, elle aimerait bien prolonger leur conversation ; elle avait alors enfilé une veste en toile de jean sur sa chemise au col mao, en tissu de soie aux motifs fleuris, et avait emporté avec elle une bouteille en plastique contenant du thé *oolong*, un choix également bien chinois.

Kogito ne savait trop comment poursuivre la conversation avec cette jeune femme au front arrondi et au menton en galoche sous une peau douce rosie par son léger travail. Mais comme Shinshin s'était employée à trouver des sujets de conversation communs, Kogito en était venu à lui répéter les propos échangés avec Vladimir quand ce dernier lui avait rapporté les documents empruntés.

— Vladimir trouve que Shige a pris un sérieux coup de vieux, et ça l'inquiète. Il dit que cela remonte aux attentats du onze septembre ; pourtant, quand Shige est venu me voir à l'hôpital, il m'a donné l'impression d'être en pleine forme.

— Non, ce n'est pas ça ! avait déclaré Shinshin d'une voix résolue, arborant ensuite un sourire au charme bien différent de celui d'une jeune Japonaise.

Vous ne comprenez sûrement pas dans quel contexte s'inscrit ma réaction négative, n'est-ce pas ? J'ai du mal à l'exprimer en japonais. Je ne crois pas non plus que Shige'san soit en bonne santé. Mais cela ne date pas, comme le dit Vladimir, du onze septembre. C'est ce point que je conteste. Lorsque j'ai commencé à étudier avec lui à San Diego, il débordait vraiment d'énergie. Il n'avait rien de japonais ! Mais quand sa femme s'en est allée après une lourde maladie, il est devenu un vieillard. L'histoire du onze septembre, c'est arrivé bien plus tard.

— Vladimir m'a dit que, quand les tours du World Trade Center se sont écroulées, Shige s'est blessé en voulant trop se rapprocher et que, depuis, il n'est pas en bonne condition physique...

Shinshin avait objecté calmement :

— Un tel incident n'a certainement pas été rapporté dans les journaux japonais ! Shige'san avait tout de suite compris que les tours allaient s'écrouler de cette manière. Nous étions dans notre bureau en train de regarder à la télévision les *jumbo jets* s'écraser contre les tours. Il a alors dit qu'il voulait être témoin de leur écroulement. Et il a ajouté que c'était là le début de l'écroulement, comme une rangée de dominos, des mégalopoles du monde entier.

Kogito s'était rappelé que Shigeru, arrivé dans la vallée en pleine guerre, avait déjà à l'époque tendance à affabuler, et combien lui-même, qui avait pourtant la même manie, était irrité quand il s'y laissait prendre.

Pour finir, acceptant l'invitation de Kogito, Shigeru entra dans la maison et, conscient que son ami était probablement au courant des versions divergentes de

Vladimir et de Shinshin, établit une ligne de défense en déclarant :

— Après avoir lu Eliot, tu as esquissé en mots la maison que tu souhaitais construire. Puis tu l'as baptisée Maison-Gérontion, mais moi, à ce moment-là, je n'étais pas encore vraiment fasciné par ce poème. Quand on arpente les rues de New York en regardant le sol, on comprend aisément à quel point les buildings y sont collés les uns aux autres ; alors, quand j'ai vu apparaître des failles dans une telle ville, cette catastrophe m'a affecté physiquement. Je me suis senti, moi aussi, complètement cassé !...

C'est alors qu'un fragment de « Gérontion » s'est mis à vibrer dans ma tête grisonnante : *Après un tel savoir, quel pardon ? Dis-toi bien...* Ce vers-là, précisément ! Et toi, quand tu as subi cette grave blessure, n'as-tu pas aussi entendu ce même fragment ?

Kogito montra à Shigeru la cheminée qui était restée telle que ce dernier l'avait conçue. L'architecte s'immobilisa dans l'étroit passage qui reliait l'entrée à la salle à manger et regarda longuement la cheminée ainsi que l'endroit que Kogito avait arrangé, avec ses documents et ses livres, pour sa lecture. Puis il alla essayer le fauteuil de rotin placé dans la partie de la pièce donnant sur la véranda. Kogito intervint :

— Oui, c'est Chikashi qui a fait les brocanteurs de Karuizawa... et elle a trouvé ça, il y doit y en avoir tout un tas d'ailleurs... Il paraît que ça vient d'Asie du Sud-Est... En fait, c'est plutôt confortable, tu sais !

— En effet, c'est du bon travail. Cette structure de bois fin entouré d'un tressage de bambou, c'est du costaud. Il y a probablement un arbre utilisé spécialement pour ça. Chikashi et Gorô avaient le même coup d'œil pour repérer ce genre de choses.

— Encore ce matin, j'étais assis là, sur cette chaise, à lire Eliot dans l'édition que je t'ai montrée jadis. Je consultais le dictionnaire tout en contemplant la page entière... et je me suis dit que, quand j'étais jeune, j'étais trop impatient pour cela... Bon, j'ai des tas de choses sur le cœur, mais je me sens étrangement détendu. Je me suis même demandé si ce n'était pas dû au déclin de l'âge.

— Ah ! Le déclin de l'âge ? fit Shigeru, se laissant aller dans le fauteuil en rotin. Ça, c'est plutôt mon problème ! Celui de la jeunesse, je l'ai vécu mille fois, mais j'ai le sentiment qu'il a des limites. Mais quand on en vient à celui de la vieillesse, c'est un lent glissement inexorable, sans fin !

Sur ces mots, il se redressa et se mit à parler avec la même énergie qu'il avait montrée quand il était venu voir Kogito à l'hôpital :

— Ce n'est pas directement lié à ce qu'on vient de dire, mais ça renvoie simplement au fait que les gens qu'on a connus jeunes vieillissent ; enfin, quelque chose comme ça... Une fois, il y a longtemps, dans un avion au-dessus du Pacifique, j'avais trouvé dans l'édition anglaise du journal *Asahi* insérée dans le *Herald Tribune* un article te concernant. C'était tiré d'une interview du gouverneur Ashihara qui déclarait : « Chôkô, *that man* – c'est comme ça qu'il parlait de toi –, eh bien, *ce type-là*... il n'a aucun ami, car il ne pense absolument qu'à lui, en vrai *pervers* ! » Enfin, quelque chose dans ce goût-là...

Je m'étais alors mis à compter sur mes doigts ! En effet, les amis de Kogî meurent les uns après les autres... C'est bien entendu le cas de Hanawa Gorô, mais pendant tout le temps où nous n'avons pas eu de

contacts, il y a eu aussi Takamura'san et Kanazawa'san, qui s'occupait de tes publications... Considérant les choses sous cet angle, je me suis dit que, comme j'étais de l'autre côté du Pacifique et que je ne te donnais aucune nouvelle, tu devais probablement me ranger moi aussi parmi tes amis disparus. Et inversement, je te considérais comme l'un de mes amis partis pour toujours. C'est alors que je me suis dit qu'il fallait absolument que je fasse un pas ! D'autant plus qu'avec ton étrange accident tu as vraiment failli y rester, n'est-ce pas, Kogî ?

— ... En fait, j'ai plutôt eu le sentiment d'être réellement passé à trépas ! Puis j'en suis revenu. Grâce à cela, j'ai eu le sentiment que tout ce qui s'était accumulé comme une lie au fond de la bouteille avait été nettoyé, emporté par le courant... Tu sais, que tu viennes désormais vivre dans la maison voisine, je l'ai pris tout simplement, comme un fait accompli. Chikashi n'en revenait d'ailleurs pas ! Plus tard, j'ai entendu dire que Maki te l'avait demandé dans ses courriels. Et j'ai compris qu'ainsi tu avais accepté de discuter avec elle et de la conseiller de diverses façons. Tenant compte de tout cela, je devrais me sentir un peu embarrassé, mais ce n'est pas le cas. Simplement, je me réjouis à l'idée de pouvoir parler tous les jours un moment avec toi. En fait, c'est la première fois que je ressens ça. Mais de toute façon, je te remercie...

Kogito fut agréablement surpris de voir que Shigeru respectait l'interruption de sa tirade, sans attendre la suite, sans non plus chercher quelque chose à dire pour relancer la conversation. Puis il songea qu'auparavant ils n'avaient jamais partagé de moments de silence de cette qualité.

Kogito se rendit à la cuisine pour y prendre la bouteille de vin rouge californien débouchée la veille mais encore bien remplie, du pain et du fromage qu'il s'était fait livrer, et apporta le tout sur un plateau. Lorsqu'il revint après être allé chercher les verres, Shigeru était en train d'examiner attentivement l'étiquette de la bouteille, en connaisseur ayant passé de longues années dans cette région des Etats-Unis. Le geste avec lequel Shigeru versa le vin dans leurs verres lui parut d'une grande élégance. Kogito se réjouit à l'idée de passer de cette façon des moments ensemble après tant d'années et d'évoquer, comme Shigeru l'avait fait, les passages d'Eliot qui lui viendraient à l'esprit. Comme ces citations ne prendraient certainement pas Shigeru de court, il se joindrait même à lui. Lorsque, pendant la longue période où ils avaient coupé les ponts, Kogito s'était pris d'un nouvel enthousiasme pour les *Quatre Quatuors*, c'était lié à sa propre condition de romancier, mais aussi, simultanément, à quelque chose de différent, à la manière dont sa vie se déroulait. Shigeru avait dû également lire Eliot de façon approfondie aussi bien dans sa vie privée qu'au cours d'une carrière qui l'avait mené à enseigner l'architecture dans plusieurs universités américaines. Par ailleurs, il était devenu un spécialiste de l'étude des villages dans tous les coins du monde, poussé sur cette voie par Ara Hiroshi, un autre architecte ami de Kogito ; Shigeru avait coutume de dire que, comparé à lui, il n'était qu'un amateur, mais il est probable qu'à l'âge qu'il avait maintenant atteint, il ne refuserait plus d'être qualifié de spécialiste. Il avait lui aussi certainement pratiqué Eliot parce que sa poésie parle du poids des ans qui s'accumulent et de l'arrivée de la vieillesse, et que, Kogito

l'avait vérifié au cours de sa propre existence, il n'y avait aucune raison que même un Shigeru vieillisse différemment des autres...

Puis Shigeru remplit le verre de Kogito qui, pris dans ce genre de pensées, but en silence, et, tout en remplissant généreusement le sien, il déclara :

— Ça m'est venu à l'esprit par hasard. Tu sais, j'ai fait une découverte inattendue en relisant un de tes romans de jeunesse dans la traduction chinoise que Shinshin a apportée avec elle... C'est écrit en caractères simplifiés, mais j'arrive à peu près à les lire, d'autant plus qu'elle me donne un coup de main. Quand tu as reçu ton prix à Stockholm, les Chinois ont publié deux recueils de tes œuvres. C'est ce que lisait Shinshin qui se les était fait envoyer par sa mère restée en Chine. Au départ, son sujet d'étude était Mishima ! D'ailleurs, c'était pareil pour Vladimir. Pendant la période soviétique, beaucoup de tes œuvres ont été traduites, mais celles de Mishima ne l'ont été qu'après la chute de l'Empire soviétique, ce qui fait qu'il est considéré comme représentant une littérature postérieure à la tienne et qu'il bénéficie ainsi, semble-t-il, d'une popularité toute fraîche. Comme Shinshin veut, elle aussi, lire tes romans pour les comparer à ceux de Mishima, elle a demandé à sa mère de l'aider.

Bref, dans ce livre, tu écris que ton père t'avait dit : « Ne pense jamais qu'un autre être humain va donner sa vie pour toi ! Croire ça, c'est le comble de la décadence humaine. » Alors, as-tu inventé cette histoire ou est-ce que qu'on t'a vraiment dit ça quand tu étais petit ?

— Oui, mon père avait lâché ça tout à coup ! Bien plus tard, me le rappelant, je l'ai mis dans un roman,

mais sans y réfléchir sérieusement, simplement comme une de ces énigmes que je traîne depuis mon enfance. Cependant, lors des grandes manifestations étudiantes, un journaliste très branché m'avait demandé avec un sourire un peu apitoyé s'il y avait vraiment quelqu'un prêt à mourir pour moi, et, tout en pensant qu'il était à côté de la question, j'avais tout de même piqué un fard !

Shigeru jeta à Kogito un coup d'œil scrutateur, puis il laissa son regard s'égarer dans le ciel et se lança dans un discours manifestement préparé :

— En relisant ce passage, un vieux souvenir m'est revenu, une phrase que ma mère me disait quand quelque chose m'avait déçu : « Toi, tu as un double, un *kagemusha*, un enfant prêt à mourir pour toi. Lorsque tu traverses un moment douloureux, ça te donnera du courage de penser à cela, alors ne l'oublie pas ! »

Comme j'avais du mal à comprendre pourquoi cet enfant devait mourir à la place d'une autre personne, ma mère avait ajouté : « Comme maintenant tu es un enfant, alors cet autre est un enfant, mais quand tu seras un adulte, ce sera aussi un adulte... car toi et lui, vous êtes liés depuis votre naissance... »

Je suis arrivé dans la vallée avec ta mère, qui était venue me chercher à Nagasaki où je débarquais du *Shanghai-maru*, et quand je t'ai rencontré, je me suis dit : « Tiens ! Ça serait lui mon double ? » et cette idée m'a mis mal à l'aise. Il semble que nos mères étaient liées par un pacte secret. Quelle étrange paire d'amies elles faisaient !

— Comme ça, alors que mon père parlait de quelqu'un prêt à donner sa vie pour moi, ta mère te disait que moi, je mourrais pour toi !

— Oui, mais je me demande si leur pacte secret, ce n'était pas d'élever chacune son fils de façon à ce qu'il

soit disposé à donner sa vie pour l'autre. Avant ma naissance, ma mère a fait venir la tienne, qui était son amie d'enfance, pour être à ses côtés jusqu'à l'accouchement. Mais comme, même après une année, elle ne la laissait pas repartir, ton père est venu la chercher. En fin de compte, tes parents sont rentrés au Japon depuis Shanghai après avoir fait un tour à Pékin, et c'est d'ailleurs au cours de ce voyage que tu as été conçu.

— Oui, et c'est parce que tu m'as donné une autre version de la chose qu'il y a eu cette querelle au cours de laquelle je t'ai blessé à la tête ! Je n'ai jamais oublié cet incident. J'y ai pensé quand Akari est né, puis quand j'ai eu mon accident.

Gardant le silence sur le sujet que Kogito venait d'évoquer, Shigeru déclara :

— En lisant les courriels de Mâ'chan, je me suis dit que, étant des camarades chargés du fardeau du pacte secret de nos mères, même à nos âges avancés, ce serait intéressant de vivre, ne serait-ce que peu de temps, en se voyant quotidiennement. Voilà l'idée qui m'est venue !

4 Quand Kogito revint avec une nouvelle bouteille de vin, Shigeru s'était déjà préparé à aborder un autre sujet de conversation :

— Tu sais, Vladimir et Shinshin, ils sont vraiment incroyables ! Tu as dû toi aussi t'en rendre compte, non ? Nous avons, moi en premier, mais toi aussi, rencontré de nombreux étrangers venus étudier une chose ou une autre au Japon. Ces gens-là n'étaient évidemment pas japonais, mais y en avait-il un seul

parmi eux pour penser, comme le font Vladimir et Shinshin, que si le Japon disparaissait, ça n'aurait pas beaucoup d'importance ?

Comme tu le sais bien, j'en suis venu à me définir comme *non japonais*. En fait, je suis simplement né à Shanghai où j'ai été élevé et, en ce sens, je ne suis pas différent de ces enfants d'expatriés qui rentrent aujourd'hui au Japon. Ma mère, répugnant à l'idée de retourner dans ce Japon qui avait perdu la guerre, était partie avec un jeune Chinois pour disparaître quelque part, très loin. Il y a même eu une rumeur disant que c'était à Yan'an. Sur ce plan-là, on peut dire que ma mère était vraiment spéciale !

Par la suite, je me suis établi aux Etats-Unis où j'ai vécu sans sentiments particuliers envers le Japon. Cela dit, je faisais tout de même étalage de ma *non-japonéité* face à tous ceux qui voulaient me traiter en Japonais. Mais en me confrontant avec Vladimir et Shinshin, je me suis aperçu que nos positions vis-à-vis de cette nation appelée Japon différaient radicalement.

Pour le dire sans détours, je suis persuadé que ces deux-là ne ressentiraient absolument rien si le Japon devait disparaître dans un proche avenir ! Qu'il n'y ait plus d'ambassades du Japon, plus de visas japonais ne les affecterait guère. Même si cela devait se produire dans les deux ou trois prochaines années, je crois qu'ils ne broncheraient pas ! Cela dit, ils étudient avec beaucoup d'intérêt la langue et la culture japonaises, et vivent ici de bon cœur...

Les politiciens conservateurs du Japon et tous les idéologues de leur bord brandissent volontiers la menace que si le Japon continue comme ça, il finira par disparaître... Mais en réalité, au fond d'eux-mêmes,

fût-ce en rêve, ils n'y croient pas un instant ! Fondamentalement, les Japonais n'ont pas ce concept de disparition, d'extinction. Ça, c'est ce que j'ai observé.

D'ailleurs, les progressistes sont pareils sur ce point. Exceptionnellement, il y a eu ces jeunes Japonais étudiant la littérature chinoise que nos mères avaient fréquentés à l'époque où, jeunes filles, elles couraient après les écrivains chinois séjournant à Tôkyô, et qu'elles ont apparemment revus plus tard à Pékin ou Shanghai. Devenu romancier, l'un d'entre eux a écrit, alors qu'il était à Shanghai après la défaite, un poème intitulé « Jadis fut un pays nommé Japon » et il aurait également ébauché un roman sur ce thème. Cela dit, je ne sais pas si ces jeunes gens ressentaient cela très fort au fond de leur cœur, car en fin de compte ils sont eux aussi rentrés dans ce Japon vaincu. Oui, sur ce plan-là, ma mère était vraiment spéciale !

Quoi qu'il en soit, si tu allais aujourd'hui dans les rues de Shinjuku et demandais aux passants s'ils considéraient plausible que le Japon disparaisse dans un proche avenir, je suis persuadé que tu ne trouverais personne pour te dire *yes*. En revanche, Vladimir et Shinshin répondraient certainement : « Oui ! Ça peut fort bien arriver ! » C'est ce qu'ils ressentent quotidiennement.

C'est avec cette découverte que ça a commencé, mon vieux Kogô ! Peu à peu, ça m'a conduit à une nouvelle idée. Quelque chose dont je veux te faire part. Mais il faut d'abord que je te présente Vladimir et Shinshin. Puis, quand tu auras réalisé à quel point ils sont spéciaux, j'aimerais te soumettre mon projet...

Admettons que nos mères aient passé un pacte secret... fondé sur l'espoir que toi et moi, nous en

arrivions à penser que chacun de nous était prêt à mourir pour l'autre. Mais maintenant, nous voici tous deux âgés, ayant en gros accompli ce que nous devons faire en ce monde. Dans de telles circonstances, si nous avons envie de nous lancer dans une entreprise radicalement nouvelle, tu ne crois pas que ça pourrait devenir passionnant ? Parce que ça serait le fait de deux personnes liées d'une façon difficilement imaginable !

... Bien ! Vladimir et Shinshin doivent être maintenant rentrés du supermarché. Alors ce soir, à huit heures, dans la maison que tu m'as cédée, on va faire une *dinner party* pour que je puisse te les présenter formellement. Ce matin, j'ai téléphoné à Chikashi qui m'a dit que ce sera ta première invitation depuis ta sortie de l'hôpital, mais ce n'est pas une raison pour refuser, n'est-ce pas ? Je me répète, mais bon, maintenant on est vieux ! Alors on va aller faire une sieste pour cuver notre vin.

5 La pluie de la veille avait transformé la cuvette entre les deux maisons en marécage, aussi Kogito renonça à passer par la propriété pour rejoindre la porte de service de la Maison-du-Vieux-Fou et emprunta la route qu'entretenait le syndicat du Village universitaire puis le chemin bordé d'arbres qui faisait le tour du lotissement.

A mi-hauteur de la pente qui montait à droite de l'endroit où était parqué le break, là où étaient entassés les branchages coupés, il put distinguer à travers le bosquet de chênes *serrata* la Maison-Gérontion. Puis, redescendant la pente, il se dirigea vers l'entrée de la

Maison-du-Vieux-Fou, cette construction bâtie huit ans auparavant selon des plans qui reprenaient l'idée directrice de l'ancienne. Shinshin étant apparemment occupée à la cuisine, Kogito fut reçu par Vladimir, qui portait une chemise noire à manches longues, d'un tissu lustré, et par Shigeru qui, sans aller jusqu'à mettre une cravate, avait enfilé une veste bordeaux foncé. Un peu gêné d'être en chemise à manches courtes, au col ouvert, Kogito accepta une coupe de champagne de Vladimir. Shigeru montrait déjà les signes d'une joyeuse ivresse.

— Ce serait ridicule de m'attarder en commentaires sur cette maison en ta présence, mais j'étais justement en train d'en parler à Vladimir. Il m'a dit qu'il trouvait très intéressant le contraste entre cette maison et celle où tu résides maintenant, quoiqu'il ne la connaisse que de l'extérieur.

— Au départ, Chikashi avait l'intention de démolir la Maison-Gérontion et de la rebâtir ici en préservant son atmosphère. Mais par la suite, l'architecte chargé de la nouvelle construction, que nous avons connu à l'occasion des travaux de rénovation de la Maison-Gérontion, a persuadé Chikashi de la conserver et de refléter son style dans les plans de la seconde maison. C'est comme ça qu'il a présenté la chose.

— Shigé'san, intervint Vladimir, m'a fait visiter ici le bureau et la bibliothèque de l'étage, et j'ai trouvé que, par rapport aux autres maisons d'écrivain que j'ai vues, il n'y avait que très peu de tableaux. En revanche, il y a une maquette de château fort en pierre tendre, des objets folkloriques... comme ces poupées russes, et surtout ce squelette mexicain en fil de fer prenant un bain qui m'a bien plu...

— Oui, j'ai préféré élargir ma bibliothèque plutôt que couvrir les murs de tableaux !

Après s'être ainsi justifié, Kogito s'adressa d'un ton plaintif à Shigeru :

— Pourtant, quand je suis rentré chez moi à Tôkyô à ma sortie de l'hôpital, les livres rangés dans ma bibliothèque m'ont plutôt laissé froid ! Evidemment, j'avais envie d'en lire certains, mais après en avoir sorti un ou deux, j'en ai eu assez. Maki m'en a fait envoyer quelques-uns, mais bon, peut-être que le désir des vieux se tarit même face aux livres !

— Je ne sais pas ce qu'il en est de tes autres désirs, mais toujours est-il que cet après-midi encore tu étais en train de lire, mon vieux Kogî ! fit Shigeru pour le consoler.

— C'est vrai qu'il y a peu de tableaux, reprit Vladimir, mais la gravure de l'entrée est fort intéressante.

Leur coupe à la main, ils allèrent tous trois la regarder. Dans un cadre rectangulaire aux très larges bordures, un chien aux longs poils arc-bouté sur ses pattes de devant avançait sa grosse tête. Il avait une expression plus humaine que canine : une gueule grande ouverte qui semblait rire. Mais à la lueur de son regard — avec un œil laiteux, comme s'il avait été blessé —, on comprenait qu'il était menaçant. Ses robustes pattes antérieures étaient plantées dans le gravier du sol. Celles de derrière foulaient des journaux éparpillés.

A côté de l'indication du tirage, on voyait, tracées au crayon tendre, la date de 1945 et la signature D. A. SIQUIEROS.

— C'est le fameux Siquieros ? demanda Shinshin, qui avait mis une robe de soie de style chinois.

Elle était venue apporter des fines tranches de pain français tartinées de pâte d'anchois, des *dips* à la mexicaine et une jardinière de ces légumes vendus au supermarché sous l'étiquette de « produits du plateau de notre région ».

— Oui, j'avais alors quarante ans, c'est déjà bien loin ! Le professeur Musumi, qui a été mon maître depuis la fac, venait de disparaître et comme mon équilibre nerveux était perturbé, j'avais demandé d'aller au Collegio de Mexico, l'université de Mexico City.

— A propos de cela, il y a toute une histoire, dit Shigeru qui avait pris le plateau des mains de Shinshin et s'occupait du service, allant jusqu'à remplir les coupes de champagne.

— En effet, mais je ne vais pas l'aborder. J'avais sorti la moitié de mes économies, ce qui avait suffi à couvrir les frais de ma vie quotidienne ; aussi, quand à la fin de mon contrat j'ai touché mon salaire, je ne savais qu'en faire... et j'ai fini par acheter cette estampe.

C'est une gravure sur bois intitulée *Perro* – le *chien* en espagnol – que Siquieros avait réalisée, sauf erreur, dans le cadre des mouvements de protestation contre la censure de la presse.

— Pour Kogî, cette date de 1945 représente encore bien davantage ! Car c'est quelqu'un qui, durant toute sa vie, a été obsédé par les années qui ont suivi 1945 !

— Mais à ce moment, vous n'étiez encore qu'un enfant ! remarqua pertinemment Shinshin.

— C'est bien pour ça que, jusqu'à la fin des temps... Mais bon, ça aussi, c'est une longue histoire ! dit Shigeru.

— Dans ce cas, on va se mettre à table et l'écouter tranquillement ! fit Shinshin qui, ayant récupéré le

plateau, assumait avec autorité son rôle d'hôtesse. Et vous, Shige'san, vous y allez doucement avec la boisson, n'est-ce pas ?

Tout le monde prit place autour de la table, Kogito s'asseyant en face de la grande porte vitrée. De là, on apercevait une rangée de pavillons dont la modernité contrastait avec ceux du Village universitaire ; mais, comme il était encore bien tôt dans la saison, aucun n'était éclairé et l'ensemble se fondait dans l'obscurité de la forêt qui se trouvait derrière. Au cours du dîner où Shinshin leur avait servi de la cuisine chinoise à la mode californienne, Kogito leur parla, comme elle le lui avait demandé plus tôt, de la vie dans la forêt de Shikoku durant les mois qui avaient précédé et suivi la défaite. Tout en l'écoutant, Shigeru en profitait pour poser à Shinshin et Vladimir des questions précises sur leur propre enfance, s'assurant que Kogito n'en manquait pas une miette. Ce qui offrit aux deux jeunes gens une bonne occasion de se présenter. Mais vers la fin du repas, Shigeru, qui montrait des symptômes évidents d'ivresse, revint, avec sa façon de s'exprimer toute particulière, sur l'histoire de sa rencontre avec Kogito dans la vallée :

— Venu de Chine, où les signes de la défaite du Japon étaient clairs, je me dirigeais tout seul, alors que je n'étais qu'un enfant, vers une terre inconnue ; mais c'était pour y rencontrer un autre moi-même appelé Kogî. A Shanghai, on m'avait dit que si j'allais dans une île japonaise du nom de Shikoku, j'y trouverais un double disposé à mourir pour moi. Faut dire que ma mère était vraiment très spéciale !

— Oui, mais peu de temps après m'avoir rencontré, tu m'as dit qu'il fallait qu'on arrête d'être des doubles

disposés à vivre et mourir l'un pour l'autre... Enfin, je crois que tu me l'as dit.

— Tu étais par trop naïf, mon vieux Kogî ! Et tu passais ton enfance dans ces montagnes perdues à attendre que j'arrive. Tu avais vraiment besoin d'un autre toi-même et, d'ailleurs, même avant que j'arrive de Shanghai, tu vivais bien avec un autre double, n'est-ce pas ? Ou du moins, d'après ce que disait ta sœur, c'est ce que tu t'imaginais !

Shigeru se mit donc à raconter l'histoire tragico-comique de la séparation de Kogito et de cet *autre Kogî*. Pourtant Kogito eut le sentiment qu'il se fondait davantage sur les détails qu'il avait lui-même donnés dans ses romans que sur ce qu'Asa, encore très jeune à cette époque, avait déclaré avoir réellement vu. Après avoir parlé pendant un bon moment, Shigeru regarda bien en face Kogito.

— Puis, estimant que l'heure était venue de prendre congé de ton double, tu as joué la comédie de la séparation avec lui qui repartait au fond de la forêt. En procédant ainsi, n'as-tu pas *exorcisé* celui qui te possédait ? La conjuration des démons est un thème fondamental de ton œuvre, qui a contribué à ce qu'on t'attribue ce prix à Stockholm, n'est-ce pas ?

Mais voilà, Kogî, un autre double est apparu : moi ! Tu m'as percé à jour assez rapidement, mais faut dire que je t'avais donné quelques bonnes raisons de le faire ! Et par la suite, c'est toujours toi qui as persisté à camper sur cette position. Comme tu l'avais fait pour ton premier double, exorcisé pour l'éternité !

Pour les jeunes gens que nous étions, le temps qui s'est écoulé jusqu'à ce que cette Maison-Gérontion nous réunisse a été extrêmement long. Puis est venue

l'époque où nous avons à nouveau interrompu nos relations. Il est vrai que, cette fois encore, les causes de la rupture étaient surtout de mon côté.

Enfin, revenu à la vie après avoir frôlé la mort, tu as, au long des nuits d'insomnie sur ton lit d'hôpital, envoyé des SOS à tes amis disparus, à Gorô, au professeur Musumi, à Takamura'san, mais à moi aussi. C'est ce que m'a raconté Mâ'chan. Comme j'étais le seul encore vivant, elle m'a envoyé un courriel, car que pouvait-elle faire d'autre ? Alors moi, dans ma grande bonté, j'ai répondu et maintenant je suis ici... Voilà ce qui s'est passé.

Dans la mesure où Shigeru en venait à aborder de tels points, Kogito ne pouvait guère le laisser s'exprimer ainsi sans réagir. Cela dit, il était indéniable que son ami cherchait délibérément à provoquer l'hilarité des deux jeunes gens. Ces derniers temps, Kogito n'avait évidemment pas eu le loisir de voyager, mais auparavant il avait enseigné à intervalles réguliers dans des universités étrangères. Il avait alors constaté que ses collègues, des professeurs réputés dans leurs domaines respectifs, recouraient à des plaisanteries sophistiquées soigneusement préparées, ce qui permettait aux étudiants qui y réagissaient avec à-propos de faire étalage de leurs capacités intellectuelles. La technique de narration qu'utilisait Shigeru était de cet ordre-là. Pourtant, il poursuivit son récit dans une direction telle que même les deux jeunes gens finirent par en perdre leur sourire. Il déclara :

— Moi, je crois que, les gens qui, aidés ou non par l'alcool, se suicident lorsqu'ils ont passé le milieu de la soixantaine... au moment où la vieillesse pointe déjà son nez... le font généralement par crainte de l'existence qui

les attend... Et ça, ça peut arriver à n'importe qui, quels que soient ses talents et ses réalisations manifestes. C'est vraiment ce que je pense depuis que Gorô s'est donné la mort. Mais oui, Kogî ! Je sais bien que ce que je dis te met en colère, mais c'est strictement conforme à la réalité.

Les professions de romancier et de metteur en scène de cinéma diffèrent sur un point fondamental. Une fois reconnu, un romancier peut continuer à se considérer comme tel... même si ses livres ne se vendent plus, même s'il est douteux que celui qu'il est en train d'écrire soit publié. Et ainsi, il peut, me semble-t-il, continuer à créer tout seul.

Mais faire un film demande des capitaux importants. Il faut monter une équipe technique et distribuer les rôles. Puis il faut diriger pratiquement tout un collectif, s'occuper du tournage, du montage et, une fois l'œuvre prête, en assurer la promotion. Aussi, à partir d'un certain âge, se décider à se lancer dans un nouveau film représente vraiment une tâche colossale !

Et l'on ne sait pas si, face aux jeunes metteurs en scène qui n'arrêtent pas de sortir des films capables d'attirer les audiences, l'on trouvera ou non des spectateurs dans les nouvelles générations ! Alors on s'interroge : « Maintenant que je suis vieux, est-ce que je suis encore capable de me lancer dans un film ? Est-ce que c'est seulement la chance qui m'a permis de réaliser mes œuvres antérieures ? » On sombre dans ce genre d'anxiété et...

— Dans le cas de Gorô, c'est plutôt à partir de l'âge mûr qu'il est devenu pessimiste, admit Kogito. Mais personnellement, je ne crois pas que ce soit cela qui, en prenant de l'ampleur, a fini par le mener au suicide.

Shigeru fit alors preuve d'une malveillance sans voile qui lui donnait paradoxalement l'air d'un vieillard innocent :

— Et toi donc, où en es-tu ? Cela va peut-être un peu à l'encontre de la comparaison que je viens de faire entre metteur en scène et romancier, mais que dis-tu par exemple du cas de Mishima ? Pour sa part, Tanizaki, à soixante-dix ans passés, a trouvé un procédé romanesque pour capturer les lecteurs, au point d'y aller très fort ! Mais Mishima n'était pas un type si astucieux, tu ne crois pas ?

Shigeru fit mine de continuer, comme pour ajouter : « Et toi alors ? » Puis il effectua immédiatement une volte-face quasi masochiste, mais typique de son caractère :

— Et un vieil architecte, ça n'éprouve pas d'angoisse devant la vieillesse, hein ? Ça aussi, c'est une question qu'il faudrait se poser ! Dis, Kogô ! Si dans ce lotissement de résidences secondaires qui n'a jamais vraiment été à la mode, ici au milieu des bois, un architecte et un romancier âgés en arrivaient, poussés par leur angoisse existentielle, à commettre un double suicide par pendaison, qu'en penserais-tu ?... Mais nous ne sommes pas dans la situation de Vladimir et d'Estragon, fatigués d'attendre Godot. Non ! Ici il y a des branches d'arbres capables de supporter le poids d'un corps de vieillard... et les cordes ne manquent pas non plus !

Kogito vit alors la grosse branche du chêne par la porte vitrée. Lorsqu'ils avaient construit cette maison, Chikashi et l'architecte s'étaient disputés sur la question de couper ou non cet arbre qui semblait sur le point d'atteindre la vitre. Se fondant sur son expérience de la croissance de la végétation dans cette région, Chikashi avait gagné. Le chêne avait poussé en hauteur, ses

branches robustes encadrant le paysage visible par la porte vitrée. Shigeru leva lui aussi les yeux, l'air de vouloir estimer l'état de la branche. Kogito intervint :

— Dans la pièce de Beckett, le dialogue qui aboutit à ce moment est si réel, si naturel qu'on ne peut imaginer autre chose. Mais, arrivé là, Beckett n'envisage pas de pousser les choses plus loin. Absolument pas ! Et c'est justement là son originalité.

Shigeru sembla déconcerté par l'aisance dont venait de faire preuve Kogito. Puis, l'air complètement abattu, il reprit :

— Entre les premier et deuxième actes, alors qu'une seule nuit est censée les séparer, Estragon et Vladimir prennent un terrible coup de vieux, non ? Notre dialogue n'aboutira pas davantage à l'exécution de notre pendaison, mais entre-temps nous aurons vieilli ! Et ce qui devra se produire se produira. Mais bon, c'est comme ça !

Désormais, pendant tout l'été, nous allons tous deux faire preuve de courage, ne serait-ce qu'en jouant les vieux bouffons pour ces jeunes gens qui ont encore un long avenir devant eux. Hein, qu'en dis-tu, Kogî ?